Tome CIV 1er et 2e Trimestres 1960

REVUE AFRICAINE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

ALGER

au Siège de la Société : FACULTÉ DES LETTRES

REVUE AFRICAINE

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
FACULTÉ DES LETTRES. — ALGER

1960

Les haricots sont à proscrire. Le riz de bonne qualité doit remplacer tous les légumes secs, il est très sain. C'est l'un des premiers éléments de la bonne nourriture en Afrique. Malheureusement celui que l'on distribue aux hommes n'est que de la criblure ».

Le sort de l'officier n'est pas meilleur que celui du soldat. Il lui est impossible de vivre et de s'entretenir en Afrique avec sa solde. Les rations réglementaires sont insuffisantes et les cantiniers qui appartiennent à toutes les nations vendent leurs denrées à des prix exorbitants Dans la dernière campagne, les arbustes épineux ont mis en lambeaux les vêtements des officiers et des soldats. Il est indispensable de rétablir pour les premiers l'indemnité extraordinaire telle qu'elle existait, d'ajouter pour les seconds un supplément à la masse de linge et de chaussures. Un mois de campagne suffit pour mettre hors d'usage un pantalon, une paire de guêtres et de souliers.

En conclusion, Bugeaud reprend son leit-motif. Tout cela est affaire de dépenses. Reste à savoir ce que l'on veut. « Vous voulez conquérir et conserver l'Afrique, soit pour les intérêts de la France, soit pour satisfaire son orgueil national. Alors sachez payer convenablement ceux qui font à ces idées plus ou moins bien fondées le sacrifice de toutes les affections humaines et même de leur vie. Et cela dans votre intérêt bien entendu, car l'une des premières chances de succès, c'est d'avoir une armée satisfaite de son sort et de son gouvernement ».

A l'appui de sa thèse, Bugeaud montre l'armée anglaise « recrutée, moralement parlant, dans l'écume de la population » et dans laquelle les charges d'officiers sont vénales. Pourquoi une telle armée est-elle « bonne » contre toute prévision ? D'abord parce que la discipline y est bien observée ; ensuite, parce que « elle est admirablement payée, nourrie, habillée, équipée ». Ne pourrait-on faire « pour les enfants de France appelés à la défense de la patrie, les mêmes sacrifices que l'Angleterre consent pour des mercenaires ? ».

(à suivre)

Gabriel Esquer et Pierre Boyer.

« La Chronique » d'Abû Zakariyyâ' al-Wargalânî

(m. 471 H. = 1078 J.-C.)

La *Chronique* d'Abû Zakariyyâ' n'était connue que par la traduction partielle qu'en avait donnée Emile Masqueray en 1878 [— 1879]. Depuis 1930, de nouveaux manuscrits, les uns fragmentaires, les autres complets, ont pu être découverts. Une équipe d'arabisants et d'historiens a pu s'atteler à la tâche pour publier le texte arabe intégral et sa traduction française annotée. La *Revue Africaine* est heureuse de pouvoir donner dans ce numéro le premier tiers de cette *Chronique* dont la traduction est due à M. le Professeur Roger Le Tourneau, sur le texte établi par M. Charles Dalet, professeur honoraire du Lycée Bugeaud d'Alger.

(N. de la R.).

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Dieu accorde la grâce et le salut parfait à notre seigneur Muh'ammad, à sa famille et à ses compagnons.

Voici ce qu'a dit le Cheikh Abû Zakariyyâ' Yah'yâ ibn Abî Bakr as-Sadrâtî al-Wargalânî — Dieu Très Haut lui fasse miséricorde et l'agrée.

Louange à Dieu qui possède tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. Louange à Lui dans la vie future. Il est sage et bien renseigné (*Cor., VI*, 18).

Lorsque nous avons constaté combien de traces s'étaient effacées, combien de souvenirs s'étaient perdus, notre esprit s'est résolu à rassembler le souvenir des cheikhs et des saints d'autrefois parmi les gens de la Secte (1) ; nous rappellerons leurs vertus et leurs faits et gestes, l'excellence de leur doctrine et l'étendue de leurs mérites. Nous

n'avons écrit de tout cela que ce que nous avons pu écrire, avec l'espoir que cela serait utile. Après avoir craint que le vulgaire ne l'abandonnât en chemin et ne le laissât tomber dans l'oubli. Vers Dieu seul tendent nos désirs ; c'est à Lui que nous demandons protection, de Lui que nous espérons récompense dans notre entreprise ; en Lui est la source de nos grâces ; Il nous donnera notre compte, car il n'est pas de meilleur intendant.

Cet écrit rappellera d'abord pourquoi la doctrine des Ibâd'ites s'est implantée au Maghreb, quels furent ses débuts, qui le premier l'apporta d'Orient, les faits et gestes des cinq personnages qui portèrent la science jusqu'à la terre du Maghreb, ce que fut l'Imâmat du commencement jusqu'à la fin ; ensuite les faits et gestes des cheikhs et des gens de la Secte dans leurs rapports avec les Imâms noirs (2) et l'attitude de ceux qui se tinrent à l'écart de ces Imâms, siècle après siècle. Puis viendront les « dits » (*ah'âdîth*) des gens de la Secte, l'étendue de leur influence, l'excellence de leurs faits et gestes au long des générations. Il se peut que cela avive les souvenirs de qui se souvient et mette en éveil quiconque est dans l'erreur, car la mention du passé est utile aux croyants.

Tout cela a été rapporté par plus d'un de nos compagnons et notamment par l'imâm Aflah' qui le tenait de son père 'Abd al-Wahhâb, qui le tenait lui -même de son père 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum — Dieu les agrée : quand Aflah' mentionne l'imâm, il emploie le terme *imâm ;* il écrit : « L'imâm nous a informé... » ou bien : « Je l'ai entendu dire... » [Voici son récit :]

Le premier qui apporta ces idées, c'est-à-dire la doctrine des Ibâd'ites — nous étions alors à Kairouan en Ifrîqiya — fut Salama ibn Sa'îd. Il nous arriva du territoire de Bassora avec 'Ikrima, affranchi d'Ibn 'Abbâs, tous deux montés sur un seul chameau qui portait en outre leurs provisions de route. Salama ibn Sa'îd prêchait pour les Ibâd'ites et 'Ikrima, affranchi d'Ibn 'Abbâs, pour les Çufrites (3). J'ai entendu, dit-il, Salama dire un jour : « Je voudrais que cela — il voulait dire la doctrine ibâd'ite — se manifeste au Maghreb, fût-ce un seul jour du matin jusqu'au soir et peu m'importerait après cela qu'on me coupe le cou. » Ensuite 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum s'initia à cette doctrine de toute son ardeur. L'un des gens de la Secte lui dit : « Si tu veux connaître cette doctrine à laquelle tu t'appliques et t'attaches, — et je vois que c'est ton désir — va à Bassora. Il y a là-bas un savant, dont le surnom (4) est Abû 'Ubaïda et le nom Muslim ibn Abî Karîma at-Tamîmî, auprès de qui tu trouveras ce que tu cherches. » On dit aussi que c'est sa mère qui lui tint ce langage. 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum se rendit donc auprès d'Abû 'Ubaïda — Dieu l'agrée. Il y a sur ce point une tradition que je rapporterai par la suite, s'il plaît à Dieu, en parlant des gens qui ont cherché la science auprès d'Abû 'Ubaïda, lorsque nous en serons arrivés là.

Des signes d'élection des Persans parmi les Gentils

Nous avons vu dans le livre des *Signes du Prophète* — sur Lui la prière et le salut — d'Ibn Qutaïba (5), d'après Abû 'Uthmân 'Amr ibn Bah'r al-Jâh'idh' dans son livre de *L'exhortation et la continence* (6) que le palais de Chosroès (7) trembla et qu'il en tomba quatorze tours la nuit où naquit le Prophète — sur Lui la prière et le salut. Chosroès, voyant cela, fut saisi de frayeur et décida de le cacher à ses vizirs. Mais, pris d'angoisse, il n'y put tenir : le matin qui suivit cette nuit, il revêtit ses atours, ceignit sa couronne et envoya chercher ses vizirs et ses grands officiers. Lorsqu'ils furent réunis auprès de lui, Chosroès prit la parole : « Renseignez-moi, leur dit-il, sur le sujet qui m'a amené à vous convoquer. — Que le roi nous mette au courant, répondirent-ils, et, si nous le pouvons, nous le renseignerons. » Il leur conta ce qui s'était passé au palais. Il y avait parmi les vizirs un homme nommé al-Mûbadhân (8) qui dit : « Quant à moi — Dieu veuille le bien du roi — j'ai eu un songe qui m'a grandement ému. — Mûbadhân, lui dit le roi, fais-nous connaître ton songe. — J'ai vu, reprit al-Mûbadhân, des chameaux indociles qui entraînaient à leur suite des chevaux arabes jusqu'à ce qu'ils se dispersassent dans le Tigre et les régions environnantes.

— Qu'est-ce à dire, Mûbadhân ? demanda le roi. — Je ne sais, répondit al-Mûbadhân, sinon qu'il y aura quelque chose dans la région du Couchant. » Pendant qu'ils s'entretenaient là-dessus, un cavalier se présenta, annonçant que le feu de la Perse (9) s'était éteint. Le fait ne s'était pas produit durant mille ans. Le roi en fut bien plus épouvanté que de l'incident du palais et du songe d'al-Mûbadhân. Ils en étaient là lorsqu'on vint leur annoncer que le lac de Sâwa (10) s'était enfoncé sous terre et que l'eau d'as-Samâwa avait débordé. L'inquiétude du roi augmenta et il prit conseil auprès de ses vizirs et de ses compagnons. L'un d'eux lui répondit : « Il y a dans la région du Couchant des savants devins. Mets-toi donc en rapport avec ton gouverneur an-Nu'mân ibn al-Mundhir : il t'enverra le plus savant d'entre eux. » Le narrateur poursuit : Le roi ordonna à an-Nu'mân ibn al- Mundhir de lui envoyer le plus savant des habitants de son territoire. Celui-ci lui envoya 'Abd al-Masîh' ibn 'Amr ibn Khayân ibn Taghlaba al-Ghassânî qui était âgé de plus de trois cents ans et vécut jusqu'à l'apostasie des Arabes après l'envoi du Prophète — sur Lui la prière et le salut. — Khâlid ibn al-Walîd, venant du Yamâma (11), le rencontra alors qu'il était dans le pays d'al-H'îra (12) encore vivant, et eut avec lui un entretien que ce n'est pas le lieu de rapporter ; il professait la religion chrétienne. Lorsqu'il se présenta devant Chosroès, celui-ci lui dit : « Renseigne-moi sur ce pourquoi je t'ai fait venir. — Que le roi me mette au courant, répondit 'Abd al-Masîh', et peut-être aurai-je quelque chose à dire ; sinon j'amènerai un de mes cousins qui se trouve dans l'Est de la Syrie dans la région qui borde le H'ijâz, sur le territoire de Mu'ta (13) où Ja'far ibn Abî T'âlib (14) trouva le martyre — Dieu l'agrée. — Il me renseignera sur la question posée par le roi sans même que je l'interroge, à plus forte raison si je le mets au courant. »

Le narrateur poursuit : Le roi l'informa de ce qui s'était produit au palais, du songe d'al-Mûbadhân et de tout ce qui lui était arrivé. « Je ne sais rien de ce que désire le roi, dit 'Abd al-Masîh' ; mais attends-moi, je vais aller en Syrie et rapporterai l'explication de tout cela. » Le narrateur poursuit : 'Abd al-Masîh' partit pour la Syrie et y parvint après avoir failli mourir de soif en route. Arrivé auprès de Sat'îh', il se tint devant lui, mais Sat'îh' ne répondit rien et demeura la tête baissée. Comme 'Abd al-Masîh' trouvait long ce silence, il se mit à improviser sur le mètre *rajaz*, disant :

Est-il sourd ou entend-il, l'honneur du Yémen ? Ou a-t-il péri et la mort l'a-t-elle emporté de sa course rapide ?

O toi habile à résoudre les affaires qui ont mis dans l'embarras celui-ci ou celui-là, voici que vient te trouver le cheikh du campement de la famille de Sanan,

Dont la mère est de la lignée de Dhîb ibn H'ajan ; sa peau est blanche, il est ample de vêtements et de corps.

Une puissante chamelle me fait traverser la terre raboteuse, montant et descendant, jusqu'à ce que le patient soit arrivé auprès de l'homme pieux et intelligent.

Quand il eut terminé son improvisation, Sat'îh' leva les yeux vers lui et dit : « 'Abd al-Masîh' sur un chameau empressé est venu trouver Sat'îh' qui est proche de la tombe. » Puis il reprit : « Le roi sassanide l'a envoyé parce que son palais s'est effondré, que les feux se sont éteints et qu'al-Mûbadhân a vu en songe des chameaux indociles qui entraînaient des chevaux arabes jusqu'à ce qu'ils se dispersassent dans le Tigre et les régions environnantes. — Que veut dire tout cela ? demanda 'Abd al-Masîh ! — Lorsque l'on récitera fréquemment [le Coran], que l'homme au bâton (15) aura été envoyé, que l'oued as-Samâwa aura débordé et que le lac Sâwa se sera enfoncé sous la terre, alors la Syrie pour Sat'îh' ne sera plus Syrie. — Et les tours ? demanda-t-il. — Des rois et des reines parmi eux règneront en nombre égal à celui des tours et ce qui doit arriver arrivera. » Al-Jâh'idh' a indiqué dans son livre que Sat'îh' mourut (16).

Alors 'Abd al-Masîh' revint trouver Chosroès. En chemin, il composa les vers suivants (*Basît'*) :

Retrousse les pans de ton vêtement, car tu es homme de décision et homme à te hâter ; que ne t'effraient ni le voyage de nuit, ni le voyage au grand soleil.

Si le pouvoir des fils de Sâsân vient à leur échapper, c'est que l'écoulement des jours est fait d'alternatives.

Parmi eux fut l'émule des plus hautes constructions, Barhâm et ses frères, et les deux Hormuz et Sapor et Sapor.

Ils ont pu, ils ont pu parvenir à un tel rang que le lion fracassant redoutait leur colère.

Les hommes ne sont pas des frères les uns pour les autres ; celui qu'ils savent diminué, ils le méprisent et le délaissent.

Bien et mal sont attachés au même joug ; il faut suivre le bien et éviter le mal.

Lorsqu'il fut arrivé auprès de Chosroès, il le mit au courant de ce qu'avait dit Sat'ih'... « Le temps que règnent quatorze d'entre nous, dit le roi, il se passera des choses considérables. » Or neuf d'entre eux avaient déjà régné et leur pouvoir prit fin avec la mission du Prophète — sur lui la prière et le salut. Voilà ce qu'a dit 'Abd Allâh Ibn Qutaïba dans son livre et Dieu sait mieux que quiconque l'issue de tout cela. Nous espérons que ce sont ceux-là qui sont parvenus jusqu'au territoire du Maghreb à Tâhart, ont compté parmi nos imâms et y ont atteint un grand degré de puissance, régnant plus de cent cinquante ans, comme l'ont rapporté plusieurs narrateurs.

Il nous est parvenu que l'Envoyé de Dieu — sur Lui la prière et le salut —, lorsqu'il reçut la révélation suivante : « O vous qui croyez, quiconque parmi vous rejette sa religion... Allâh amènera un peuple qu'Il aimera et qui L'aimera, humble à l'égard des Croyants, altier à l'égard des Infidèles, qui mènera combat dans le Chemin d'Allâh et n'aura à craindre le blâme de personne. Voilà la faveur d'Allâh. Il l'accorde à qui Il veut » (17), désigna Sulaïmân le Persan qui était assis devant lui et dit : « Peut-être sont-ils de la lignée de celui-ci. » Il est mentionné dans le livre [des Traditions] que l'Envoyé de Dieu — sur Lui la prière et le salut — a dit : « Dieu possède un trésor qui n'est fait ni d'or ni d'argent mais qui se trouve dans le dos des fils de la Perse. »

Ibn Dâb rapporte que 'Umar ibn al-Khat't'âb — Dieu l'agrée — marchait une fois en compagnie d'al-Mughîra ibn Chu'ba (18) qui était borgne. 'Umar — Dieu l'agrée — lui dit : « As-tu jamais vu quelque chose avec l'œil qui te manque maintenant, ô Mughîra ? — Oui, Prince des Croyants, répondit al-Mughîra. — Puis tu es devenu borgne ? reprit 'Umar — Tu l'as dit — Eh bien ! dit 'Umar, l'Islâm deviendra sûrement borgne, comme tu es devenu borgne, puis il deviendra complètement aveugle, au point de ne pouvoir distinguer ses partisans de ses adversaires. Au bout de cent soixante ans, Dieu lui rendra l'ouïe et la vue au moyen d'une troupe choisie semblable à une troupe de rois aux âmes généreuses et aux actions vertueuses. » Al-Mughîra demanda alors : « Mais quelle sera leur origine, ô Prince des Croyants ? Le H'ijâz ? l'Irâq ? la Syrie ? » 'Umar — Dieu l'agrée — se détourna de lui et le laissa là.

Par la suite des Persans prirent le pouvoir à Tâhart au début de la cent-soixantième année [qui suivit] ; certains de nos compagnons ont rapporté que ce fut au début de la cent-soixante-deuxième.

Zaïd ibn Aslam (19) a rapporté que le Prophète — sur Lui la prière et le salut — eut un songe et le raconta à ses compagnons : « J'ai vu, dit-il, des moutons noirs auxquels se mêlaient des moutons blancs. J'explique cela en disant que les Gentils entreront dans l'Islam et partageront avec vous vos femmes et vos biens. » Ils furent surpris et dirent : « Les Gentils, ô Envoyé de Dieu ! — Oui, répondit-il, j'en jure par Celui qui tient mon âme en Sa main, si la religion était suspendue aux Pléiades, ceux qui iraient la chercher seraient des Gentils et les plus favorisés d'entre eux seront les Persans. »

Selon une tradition d'une autre source, le Prophète — sur Lui la prière et le salut — a dit : « Si la science était suspendue aux Pléiades, ceux qui iraient la chercher seraient les Persans. » Certains commentateurs, à propos de la parole — qu'elle est élevée — : « Vous serez appelés contre un peuple plein d'une redoutable vaillance. [Ou

bien] vous les combattrez, ou bien ils se convertiront à l'Islam, » (20) disent qu'il s'agit des Banû H'anîfa, d'autres des Persans.

Des signes d'élection des Berbères parmi les Gentils

Nous avons appris que 'A'icha, mère des croyants — Dieu l'agrée — vit un jour se présenter devant elle un Berbère ; elle était assise et entourée d'un groupe de *Muhâjirùn* et d'*Ançâr* (21) 'A'icha se leva de son coussin et y fit placer le Berbère plutôt qu'eux ; ils s'esquivèrent alors en colère ; le Berbère consulta 'A'icha — Dieu l'agrée — sur le point qui l'occupait, puis s'en alla. 'A'icha — Dieu l'agrée — manda alors les autres en les faisant chercher chacun dans sa demeure. Quand ils furent tous là, 'A'icha — Dieu l'agrée — leur dit : « Je vous ai vus vous lever et me quitter irrités. Pourquoi cela ? — Nous avons été fâchés contre toi, répondit l'un d'eux, à cause de ce Berbère qui est venu te trouver ; nous le méprisions et tenions son peuple pour peu de chose ; or tu l'as placé au-dessus de nous et de toi-même. — Si je l'ai placé au-dessus de vous et de moi-même, répondit 'A'icha — Dieu l'agrée — c'est à cause de ce qu'a dit le Prophète — sur Lui la prière et le salut — à propos des Berbères — Et qu'a-t-il dit ? demandèrent-ils — Connaissez-vous un tel le Berbère ? reprit-elle — Oui, répondirent-ils — Eh bien, dit 'A'icha — Dieu l'agrée — j'étais assise avec l'Envoyé de Dieu — sur lui la prière et le salut —, lorsque ce Berbère entra auprès de nous, le visage blafard et les yeux enfoncés. L'Envoyé de Dieu — sur lui la prière et le salut — le regarda et dit : « Que t'est-il arrivé ? Es-tu malade ? Tu m'as quitté hier le sang sous la peau et le teint frais et tu m'arrives maintenant comme si tu sortais de la tombe. — O Envoyé de Dieu, répondit le Berbère, j'ai passé la nuit dans un grand trouble — Lequel ? — Tu m'as regardé hier avec tant d'insistance que j'ai craint que ne t'ait été révélé à mon sujet un verset de Dieu. — Je t'ai regardé hier avec insistance, répondit le Prophète — sur Lui la prière et le

salut —, parce que Gabriel — sur lui le salut — m'est apparu et m'a dit : « O Muh'ammad, je te conseille de craindre Dieu et les Berbères — Et qui sont les Berbères ? demandai-je — Le peuple de cet homme », et il te désigna; c'est alors que je te regardai. « Je demandai à Gabriel, reprit le Prophète : Qui sont-ils ? — C'est, me répondit-il, un peuple qui redonnera vie à la religion de Dieu quand elle sera morte et la renouvellera quand elle sera usée. O Muh'ammad, ajouta-t-il, la religion de Dieu est l'une de Ses créatures. Elle est née au H'ijâz et a son origine à Médine ; Dieu l'a créée faible, puis la fera grandir et la développera jusqu'à ce qu'elle s'élève, prenne de l'importance et porte des fruits comme en porte un arbre ; puis elle tombera, mais sa tête tombera au Maghreb ; or quand une chose tombe, elle ne se relève pas par le milieu ou par les racines, mais seulement par la tête. »

Nous avons appris que 'Umar ibn al-Khat't'âb — Dieu l'agrée — reçut la visite de Berbères Lawâta (22) que lui avait adressés 'Amr ibn al-'Aç (23), ils avaient la tête et le visage complètement rasés. « De quel groupe êtes-vous ? demanda-t-il — Des Berbères Lawâta. — Y a-t-il quelqu'un parmi vous, demanda 'Umar aux assistants, qui connaisse cette tribu parmi les tribus des Arabes et des non-Arabes ? — Nous n'avons pas connaissance de cette tribu, répondirent-ils ». Al-'Abbâs ibn Mirdâs as-Sulamî (24) prit la parole : « J'ai quelque idée d'eux, Prince des Croyants : ils appartiennent à la descendance de Bar ibn Qaïs. Qaïs avait plusieurs enfants dont l'un, qui se nommait Bar ibn Qaïs, avait le caractère quelque peu difficile; un jour il entra en lutte contre ses frères et s'enfuit dans la campagne. Sa descendance y prospéra et les Arabes disaient: *tabarbarû*, c'est-à-dire: ils ont grandi en nombre. » 'Umar — Dieu l'agrée — tourna ses regards vers eux ; c'est 'Amr ibn al-'Aç qui les lui avait envoyés en députation, et avec eux un interprète qui traduisait leurs paroles, si 'Umar les interrogeait. « Pourquoi avez-vous la tête et le visage complètement rasés ? leur demanda-t-il. — C'est que notre poil avait poussé pendant que nous étions incrédules et nous avons voulu le changer en entrant dans l'Islam. — Avez-

vous des villes où vous habitez ? — Non. — Avez-vous des forteresses où vous vous retranchez ? — Non — Avez-vous des marchés où vous faites du commerce ? — Non. » 'Umar — Dieu l'agrée — se mit à pleurer et les assistants lui demandèrent : « Qu'est-ce qui te fait pleurer, prince des Croyants ? — C'est, répondit-il, une parole que j'ai entendue de l'Envoyé de Dieu — sur Lui la prière et le salut — le jour de Hunaïn (25), au moment où les Musulmans prenaient la fuite. Me voyant pleurer, il me dit : « Qu'est-ce qui te fait pleurer, 'Umar ? — C'est, répondis-je, le petit nombre de la troupe des Musulmans et la multitude des infidèles qui les combattent. » Alors l'Envoyé de Dieu — sur Lui la prière et le salut — reprit : « Ne pleure pas, 'Umar, car Dieu ouvrira à l'Islam une porte du côté du Maghreb. Il y a là-bas un peuple grâce auquel Dieu élèvera l'Islam et humiliera les infidèles, des gens qui craignent Dieu et voient clair et qui mourront pour ce qu'ils auront vu. Ils n'ont point de villes où habiter, ni de forteresses où se retrancher, ni de marché où faire du commerce. » Voilà pourquoi je viens de pleurer en me remémorant la parole de l'Envoyé de Dieu — sur lui la prière et le salut — et tout le bien qu'il m'a dit de ces gens. » 'Umar les renvoya à 'Amr ibn al-'Aç en lui donnant l'ordre de les placer en tête dans son armée, après les avoir bien traités et leur avoir fait honneur. Ils demeurèrent avec 'Amr ibn al-'Aç jusqu'à l'assassinat de 'Uthmân ibn 'Affân (26).

Etant donné cette parole prononcée par 'Umar, qui la tenait de l'Envoyé de Dieu — sur Lui la prière et le salut — devant un groupe de gens du Mahgreb, nous espérons qu'il s'agit des gens de notre Secte et qu'ils se montreront dignes de la faveur que leur attribue cette parole.

Voici ce que nous tenons d'un descendant d'Abû Bakr : Selon lui, 'Alî ibn Abî T'âlib a dit : « O gens de la Mekke, ô gens de Médine, je vous recommande de vous bien conduire envers Dieu et envers les Berbères, car ceux-ci vous apporteront du Maghreb la religion de Dieu après que vous l'aurez laissé perdre. Ce sont eux auxquels Dieu a fait allusion dans Son Livre en disant : « O vous qui croyez, quiconque parmi vous rejette sa religion... Allâh

amènera un peuple qu'Il aimera et qui L'aimera, humble à l'égard des Croyants, altier à l'égard des Infidèles, qui mènera combat dans le Chemin d'Allâh et n'aura à craindre le blâme de personne. Voilà la faveur d'Allâh. Il l'accorde à qui Il veut » (27). Ce sont eux qui ne tiendront compte de personne, si ce n'est de l'obéissance à Dieu. »

Le descendant d'Abû Bakr a dit encore : Quand vient l'heure de la lutte, on combat : nous, les Arabes, pour des dînârs et des dirhems, mais les Berbères, eux, combattent pour la religion de Dieu, afin de la faire triompher. Il fait remonter la tradition suivante à Ibn Mas'ûd (28) : A la fin de son pèlerinage, le Prophète dit : « O gens de la Mekke, ô gens de Médine, je vous recommande de craindre Dieu et les Berbères, car ceux-ci vous apporteront du Maghreb la religion de Dieu. C'est eux que Dieu prendra en échange de vous, car Il a dit : « Si vous tournez le dos, [Allâh] vous substituera un peuple autre que vous qui ne sera pas semblable à vous (29) » J'en jure par Celui qui tient en ses mains l'âme d'Ibn Mas'ûd, si je les atteins, je serai plus obéissant envers eux que leurs esclaves et plus proche d'eux que leur couverture, c'est-à-dire leurs vêtements. »

Nous avons appris au sujet de 'A'icha — Dieu l'agrée — qu'elle vit un jeune garçon qui portait les cheveux tressés des deux côtés de la tête et était beau et élégant. « A quel groupe appartient celui-ci ? — C'est un Berbère, lui répondit-on. — Les Berbères, reprit-elle, savent accueillir les hôtes, frapper avec le sabre et brider les rois comme on bride les chevaux. »

Des cinq porteurs de la science

Notre exposé revient aux cinq personnes qui apportèrent la science. L'un d'eux fut Abû'l-Khat't'âb 'Abd al-A'lâ ibn as-Samh' al-Ma'âfirî — les Ma'âfir sont une tribu arabe — ; 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum le Persan ; 'Açim as-Sadrâtî ; Ismâ'îl ibn Darrâr de Ghadâmès et Abû-Dâwûd al-Qiblî.

Faits et gestes de 'Abd ar-Rah'mân, fils de Rustum, fils de Burhân, fils de Chosroès, roi de Perse - Dieu l'agrée.

Il était originaire de l'Irâq ; son père Rustum avait connaissance que sa postérité exercerait le pouvoir sur le territoire du Maghreb. Rustum quitta l'Irâq accompagné de son fils 'Abd ar-Rah'mân et de son épouse avec l'intention de gagner le Maghreb. Arrivé à la Mekke ou non loin de là, il fut atteint par la mort, ses jours arrivèrent à leur terme et il trépassa. Son fils 'Abd ar-Rah'mân et sa mère rencontrèrent à la Mekke des pèlerins du Maghreb ; la mère de 'Abd ar-Rah'mân épousa un homme de Kairouan qui l'emmena jusqu'à Kairouan où 'Abd ar-Rah'man ibn Rustum grandit. Quand il eut atteint l'âge d'homme, qu'il eut étudié et fut devenu éloquent, un homme parmi les gens de la Secte jeta les yeux sur lui et lui dit : « Jeune homme, si vraiment tu cherches ce que je te vois en train de chercher va trouver Abû 'Ubaïda Muslim ibn Abî Karîma at-Tamîmi — Dieu l'agrée — ; tu trouveras auprès de lui ce que tu espères. » 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum alla le trouver et se joignit au groupe de ceux que nous avons mentionnés. Abû 'Ubaïda leur tendit la main, leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient ; ils l'informèrent qu'ils étaient maghrébins et désiraient connaître la science. Il accéda à leur désir et ils restèrent auprès de lui plusieurs années. Le cheikh Abû 'Ubaïda vivait caché par crainte d'un émir de Bassora. Il les fit donc entrer dans une cave où il plaça une chaîne, puis il se mit à fabriquer des paniers à la porte de la cave ; chaque fois qu'il voyait quelqu'un arriver, il secouait la chaîne et les disciples faisaient silence ; dès que la personne s'était éloignée, il secouait la chaîne et ils revenaient à leur objet. 'Abd ar-Rah'mân était un adolescent jeune et beau ; Abû 'Ubaïda tendit un rideau entre lui et les autres de peur qu'ils ne fussent distraits par sa beauté. Lorsqu'ils eurent atteint dans les sciences ce que Dieu leur permit d'atteindre et qu'ils voulurent s'en retourner chez eux, de vieilles femmes demandèrent à Abû 'Ubaïba de leur faire voir 'Abd ar-Rah'mân pour qu'elles pussent lui présenter leurs

vœux. Abû 'Ubaïda y consentit et les fit entrer auprès de lui. Elles étaient trois ; l'une d'elles prit la parole et fit le vœu suivant : « Dieu te bénisse comme il a béni l'œil du soleil. » La seconde dit : « Et que Dieu te bénisse comme il a béni le regard. » La troisième dit : « Dieu te bénisse comme il a béni la saveur salée des mets à point. »

Le narrateur poursuit : Lorsqu'ils décidèrent de partir pour leur pays, ils s'entretinrent avec Abû 'Ubaïda et lui demandèrent conseil sur leur avenir, disant : « O notre cheikh, à supposer que nous disposions de la puissance au Maghreb et que nous trouvions par nous-mêmes le pouvoir d'agir, mettrons-nous l'un de nous à notre tête ? que t'en semble ? — Allez chez vous, leur répondit-il, et s'il se trouve, du fait des gens de votre Secte, que vous soyez amenés à porter quelqu'un au pouvoir en raison du nombre et de la préparation des partisans, mettez à votre tête l'un d'entre vous ; s'il refuse, tuez-le. » Il désigna Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée. Lorsqu'ils furent sur le point de le quitter et que le cheikh, se disposant à monter en selle pour aller leur faire ses adieux, mettait le pied à l'étrier, Isma'il lui posa trois cents questions en matière juridique avant qu'il ne fût installé sur l'échine de sa monture. « Veux-tu donc être cadi, Ibn Darrâr ? lui demanda Abû 'Ubaïda — Penses-tu que, si tu avais le malheur d'être investi de cette charge, Dieu te pardonnerait ? lui répondit Ismâ'îl ibn Darrâr. » Dieu sait mieux si c'est à ce moment-là ou auparavant qu'il interrogea Abû 'Ubaïda. Puis ils partirent pour le Maghreb. Lorsqu'ils furent arrivés, ils offrirent l'imâmat à 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum. Il s'excusa auprès d'eux en disant : « J'ai en main les dépôts et les affaires de bien des gens. » Ils acceptèrent ses excuses et le laissèrent, puis voulurent confier la charge à Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée.

Imâmat d'Abû'l-Khat'tâb 'Abd al-A'lâ ibn as-Samh' - Dieu l'agrée

L'un de nos amis a rapporté que, lorsqu'Abû' l-Khat't'âb avec ses compagnons gagna Tripoli, venant d'Orient, il se

préoccupa des affaires des Musulmans pour savoir à qui des Cheikhs incomberait leur contrôle. Les Musulmans ([30]) tinrent une réunion après le meurtre réciproque d'al-H'ârith et de 'Abd al-Jabbâr ([31]) ; ils étaient en état de clandestinité ; ils songèrent à proclamer l'imâmat et considérèrent attentivement et avec la plus grande circonspection à qui ils pourraient en confier l'autorité, s'ils étaient assez forts pour triompher de leurs ennemis ; la réunion avait lieu en un endroit nommé Çayyâd, à l'Ouest de la ville de Tripoli ; ils firent semblant de se réunir pour une affaire de terrain entre gens qui en demandaient le partage, et donnèrent de la publicité à ce motif. On dit aussi qu'ils s'étaient seulement réunis à propos d'un homme et de sa femme qui se querellaient, mais leur seule vraie préoccupation était l'imâmat. Après qu'ils se furent réunis en cet endroit et qu'ils eurent terminé leur entretien, ils allèrent trouver le gouverneur de la ville et le saluèrent, usant de dissimulation à son égard jusqu'à ce qu'ils se fussent mis d'accord sur la proclamation de l'imâmat. Ils furent unanimes à reconnaître pour imâm Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée.

Certains de nos amis ont rapporté qu'après s'être mis d'accord là-dessus, ils se donnèrent rendez-vous pour un jour fixé à Çayyâd et convinrent que chacun amènerait ses enfants mâles et ses partisans en armes ; qu'ils mettraient des boucliers dans des sacs à grain enrobés dans de la paille. Entre eux et les cheikhs de la ville et ceux qui ne pouvaient se mettre en route avec eux fut convenu un signal afin que, au moment où les conjurés pénètreraient ensemble dans la ville, les autres prissent les armes. Ils furent ainsi informés que l'imâm clandestin était Abû'l-Khat't'âb.

Quand ils se trouvèrent au rendez-vous, ils se joignirent à la foule des Musulmans : cheikhs berbères, Nafûsa, Hawwâra, Çarîcha et autres tribus, et les voilà tous arrivés à Çayyâd. Ils avaient amené Abû'l-Khat't'âb avec eux en lui disant : « Viens avec nous ; Dieu nous bénira et nous aidera dans cette entreprise qui nous met dans l'embarras depuis bien lontemps. » Le narrateur poursuit :

Abû'l-Khat't'âb se mit en route avec eux sans connaître leur but, car il ignorait leurs intentions. Lorsqu'ils furent arrivés à Çayyâd, leur porte-parole éleva la voix et dit : « Ne sommes-nous pas d'accord sur ce que vous savez ? — Bien sûr, répondirent-ils. — Exécutez donc votre projet. » Le narrateur poursuit : Quelques-uns formèrent un petit groupe à part, se concertèrent, puis revinrent en disant à Abû'l-Khat't'âb : « Etends la main afin que nous te reconnaissions comme chef, à la condition que tu nous gouvernes d'après le Livre de Dieu, la Tradition de Son Prophète Muh'ammad — sur Lui la prière et le salut — et les exemples des saints parmi Ses esclaves. — Vous m'avez tenu dans l'ignorance, répondit Abû'l-Khat't'âb et ce n'est pas pour cela que je suis venu à vous. » Mais ils lui répondirent : « Il faut que tu t'occupes des affaires des Musulmans. » Voyant qu'ils parlaient sérieusement, il leur dit : « Je n'accepterai d'être votre imâm qu'à une condition — A n'importe quelle condition, répondirent-ils, car nous t'obéirons en tout. — Cette condition, c'est que vous ne parliez jamais, sous les armes, d'al-H'ârith et de 'Abd al-Jabbâr ([32]). » car il craignait que cette question ne fût une cause de discorde et de division parmi les Musulmans. Certains de nos amis ont rapporté que la question d'al-H'ârith et de 'Abd al-Jabbâr fut connue jusqu'en Orient et y produisit discorde et division, et ce fut bien pire au Maghreb jusqu'à ce que Abû 'Ubaïda et Abû Mawdûd H'âjib — Dieu leur fasse miséricorde — eussent écrit en ordonnant que la communauté musulmane s'abstînt d'évoquer leur souvenir. Abû 'Ubaïda voulait couper court aux dissensions de la communauté musulmane en enterrant cette affaire. Tous répondirent donc à Abû'l-Khat't'âb : « Tu as notre promesse » et ils le reconnurent pour imâm selon la justice de Dieu exprimée dans le Livre, la Tradition et les usages des imâms bien dirigés. Il accepta cette reconnaissance et partit pour la ville, accompagné par la foule des Musulmans.

Certains de nos amis ont rapporté que l'accession d'Abû'l-Khat't'âb au pouvoir eut lieu au début de l'année 140 (25 mai 757-13 mai 758). Puis ils se mirent d'accord pour

entrer dans la ville de Tripoli qui était gouvernée par un représentant d'Abû Ja'far al-Mançûr ibn Muh'ammad ibn 'Alî ibn 'Abd Allâh ibn al-'Abbâs (33). Ils eurent recours à des hommes armés qu'ils portèrent dans de grands sacs à blé avec toutes les apparences d'une caravane ; l'ouverture des sacs, fermée de l'intérieur, était tournée vers le bas ; chaque chameau portait deux hommes armés. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu de la ville, sans que personne eût compris ce qu'ils allaient faire, les hommes apparurent, les armes à la main, criant : « Dieu seul a le pouvoir et nous n'obéissons qu'à Abû'l-Khat't'âb » et ils se dirigèrent vers la résidence du gouverneur pour le tuer. Mais Abû'l-Khat't'âb leur interdit de le faire et leur dit : « Nous marchons contre eux, mais en leur offrant la sauvegarde. » Quand les habitants de la ville les virent montrant leurs armes, ils s'écrièrent : « C'est une trahison ! — Ce n'est point une trahison, répondirent les Musulmans ; il ne vous sera pas fait de mal ; ceux d'entre vous qui veulent la paix n'ont qu'à rester chez eux. » Abû'l-Khat't'âb fit choisir au gouverneur de rester dans la ville en abandonnant sa fonction ou de s'en aller en Orient, après avoir remis à Abû'l-Khat't'âb les clés du trésor public. Abû'l-Khat't'âb gouverna au mieux tout le temps de son commandement qui dura quatre ans. Il prit le pouvoir au début de l'année 140 [757].

Nous avons appris qu'une femme de Kairouan écrivit une lettre à l'imâm Abû'l-Kat't'âb — Dieu l'agrée — pour se plaindre de la tyrannie des Urfajjûma (34). « O prince des Croyants, disait-elle après le préambule d'usage, j'ai une fille que je n'ai pu préserver qu'en la plaçant dans une fosse que j'ai creusée sous mon lit, de peur que les Urfajjûma ne lui fassent violence. » Les Urfajjûma étaient les maîtres de Kairouan (35). Lorsque cette lettre parvint à Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée, — il était en train de faire ses abblutions ; il lut la lettre et se mit à pleurer par compassion pour ce qu'endurait cette femme. Il appela la Communauté à la prière et, quand tout le monde fut là, il fit la prière avec eux puis monta en chaire pour prêcher. Il loua Dieu et Le glorifia, puis incita ses

compagnons à la Guerre Sainte et ordonna à ses sujets de se préparer au combat, après quoi il sortit de la mosquée. Arrivé à la porte, il dégaina son sabre et en cassa le fourreau, disant : « Dieu seul a le pouvoir », incitant ainsi les Musulmans à la Guerre Sainte, pris d'une colère sacrée pour Dieu et Sa religion.

Nous avons appris par une autre voie que les Urfajjûma expulsèrent une femme de Kairouan. Elle poussait des cris, disant : « Venez à mon secours, foules des Musulmans ! » Mais elle ne trouva personne pour prendre sa défense. Lorsqu'Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — sut ce qui lui était arrivé, qu'elle avait appelé à l'aide les foules des Musulmans et n'avait trouvé personne pour prendre sa défense, il dit, comme pour lui répondre : « Me voici, ô ma sœur ! » et ordonna que l'on fît sonner la trompette du combat.

Certains de nos amis ont rapporté qu'une femme de Kairouan fut lésée par les Urfajjûma. De Kairouan elle s'écria : « Abû'l-Khat't'âb, viens à mon secours ! » Dieu fit porter sa voix et Abû'l-Khat't'âb l'entendit de la ville de Tripoli. Il lui répondit alors : « Me voici, ô ma sœur ! » Aussitôt il fit sonner la trompette pour que les guerriers se rassemblassent dans un coin de la ville : ainsi fut réunie une troupe nombreuse de ses compagnons.

Ensuite Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — se mit en route avec ceux de ses compagnons qui s'étaient joints à lui ; 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum le suivait. Ils partirent pendant une année de sécheresse, génératrice de pénurie, de famine et de misère. Mais Dieu les aida en leur envoyant des sauterelles qui s'arrêtaient en même temps qu'eux et avançaient en même temps qu'eux.

Nous avons appris qu'Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — une fois en route fit faire la proclamation suivante : « O gens, quiconque parmi vous a son père et sa mère âgés ou seulement l'un d'entre eux peut s'en retourner ; quiconque vient de se marier peut s'en retourner ; quiconque a de jeunes plantations peut s'en retourner. Quiconque voudra s'en retourner pourra le faire pendant la nuit. »

Lorsque la nuit les eut enveloppés, une partie des guerriers quitta le camp. Le lendemain il fit couvrir son arrière-garde par des cavaliers, mais trouva la trace de gens qui s'en étaient encore allés. Il fit faire une proclamation ordonnant que l'on ne s'en allât que pendant la nuit. Lorsque la nuit les eut enveloppés, une autre partie des guerriers quitta le camp. Au matin, Abû'l-Khat't'âb fit couvrir son arrière-garde afin de savoir qui s'en allait et il trouva la trace de certains de ses guerriers qui s'en étaient allés. Le troisième jour, il fit faire une nouvelle proclamation. Lorsque la nuit les eut enveloppés, ceux qui voulurent partir le firent et il resta ceux qui avaient le désir sincère de mener la Guerre Sainte : ils étaient au nombre de six mille. Abû'l-Khat't'âb fit encore couvrir son arrière-garde pour savoir si quelqu'un s'en allait encore ou non ; cette fois, personne ne s'en alla après ces trois proclamations. Alors Abû'l-Khat't'âb dit : « Je garantis le paradis à quiconque mourra pendant l'expédition que voici, à moins qu'il n'ait commis l'une des trois fautes suivantes : un meurtre défendu par Dieu, une fornication interdite, une spoliation de terrain. Mais dans les trois cas, il y a une échappatoire : celui qui a forniqué doit se séparer de sa partenaire, déclarer devant témoin qu'elle n'est pas sa femme et revenir à la loi de Dieu ; celui qui possède un terrain qui n'est à lui que par spoliation doit l'abandonner et affirmer devant témoin qu'il y renonce ; celui qui a tué quelqu'un sans raison légitime doit se présenter aux proches de la victime et, s'il ne les trouve pas, offrir sa vie dans la voie de Dieu. » Un homme se leva et dit : « Ces crimes sont réunis en ma personne, ô Prince des Croyants. » L'imâm lui ordonna de quitter la couche illicite, d'abandonner le terrain obtenu par la violence, et de se présenter aux proches de sa victime et, s'il ne les trouvait pas, d'offrir sa vie dans la voie de Dieu.

Nous avons appris qu'Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — passa par la ville de Gabès et assiégea ses habitants jusqu'à ce que, manquant de forces, ils lui fissent leur soumission. Il mit un gouverneur à la tête de la ville. Lorsqu'Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — fut parvenu jusqu'au territoire de Kairouan, il fit subir aux habitants un siège très rude, selon la volonté de Dieu. Un jour 'Açim as-Sadrâti tomba malade : c'était l'un des meilleurs de l'armée, l'un des cinq porteurs de la science et le plus acharné contre les Kairouanais. Ceux-ci, apprenant qu'il était malade et qu'il désirait des concombres, lui envoyèrent un vendeur de concombres, après en avoir empoisonné un et avoir ordonné au marchand de ne le vendre qu'à 'Açim as-Sadrâti. Le narrateur poursuit : Le marchand partit avec ses concombres et arriva au camp ; les compagnons de 'Açim achetèrent pour lui le concombre empoisonné et le lui apportèrent ; il le mangea ; le poison l'engourdit. Quant au marchand, il prit la fuite aussitôt après avoir vendu le concombre. 'Açim trépassa — Dieu lui fasse miséricorde — ; alors les gens de la ville se mirent à crier : « Où est votre 'Açim as-Sadrâti ? Le poison l'a tué » ou bien : « Votre 'Açim est mort, ô Berbères. » Abû'l-Khat't'âb comprit qu'ils avaient usé de perfidie et en fut très vivement affecté. « Ils ont usé de tromperie et de perfidie à notre égard ; nous en userons de même avec eux. » Voici sa ruse — la miséricorde de Dieu soit sur lui — Il ordonna aux gens de son armée de prendre leurs armes, d'abandonner leurs tentes, de partir sous le couvert de la nuit et de se mettre en route comme s'ils battaient en retraite. Au matin, le camp d'Abû'l-Khat't'âb était vide : les habitants de Kairouan crurent que leurs adversaires s'étaient enfuis pendant la nuit et dirent : « Les Berbères ont pris la fuite ! », puis ils se lancèrent à leur poursuite. Abû'l-Khat't'âb — sur lui la miséricorde de Dieu — alla avec les siens jusqu'à un oued situé derrière lui dans la plaine de Raqqâda (88), c'est là qu'il disposa en embuscade ses fantassins et ses cavaliers. Les gens de la ville se mirent à la recherche d'Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — et de ses compagnons. Ils les trouvèrent bien, mais prêts au combat. Abû'l-Khat't'âb et les siens leur firent face, les mirent en fuite, les poursuivirent en les massacrant et pénétrèrent avec eux jusque dans la ville qui tomba au pouvoir d'Abû'l-Khat't'âb en l'année 141 (14 mai 758-3 mai 759).

Une fois maître de la ville, Abû'l-Khat't'âb y nomma gouverneur 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum. Pendant le siège, Abû'l-Khat't'âb avait enjoint à ses compagnons de ne pas détruire les récoltes. Un de nos amis a raconté qu'un vieillard de Kairouan envoya son fils jeter un coup d'œil sur un champ qu'il possédait près du camp d'Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — en lui disant : « Va voir, mon fils, s'il reste quelque chose dans notre champ. » Le narrateur poursuit : L'enfant partit pour le champ et le trouva en parfait état : rien n'y avait été abîmé. Il retourna auprès de son père et le mit au courant : les gens admirèrent la justice d'Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée —, sa conduite et l'obéissance que témoignaient ses compagnons aux ordres équitables qu'ils recevaient de lui. Le vieillard dit à ceux qui étaient là : « Vous vous contentez de faire des comparaisons entre votre religion et celle d'Abû'l-Khat't'âb, mais trouvez-en donc un comme lui sous le rapport de la justice et du mérite ! »

Nous avons appris que deux femmes sortirent de la ville de Kairouan après que Dieu eut mis en fuite ses défenseurs sous les coups d'Abû'l-Khat't'âb. L'une d'elles, voyant les cadavres enveloppés dans leurs vêtements comme s'ils dormaient (*ruqûd*), s'écria : « Regarde-les, ma sœur, on dirait qu'ils dorment ! » Ce lieu fut alors appelé *Raqqâda* et a conservé ce nom jusqu'à nos jours.

Abû'l-Khat't'âb, une fois qu'il eut vaincu les gens de la ville, leur ordonna d'aller enterrer leurs morts ; il examina les cadavres et en trouva un qui était dépouillé. Il fit aussitôt faire dans son camp la proclamation suivante : « Que quiconque a pris quelque chose sur les cadavres le rende. » Mais son espoir fut déçu ; alors, après avoir prié Dieu de confondre le coupable et de le découvrir aux yeux de tous, il ordonna à ses compagnons de monter à cheval et de galoper devant lui. Or il y avait parmi les soldats un homme de Sadrâta. Il fit galoper son cheval comme tous les autres. Le narrateur poursuit : Mais la sangle de sa selle se rompit et il tomba ; on vit alors sortir de dessous la selle du cheval une étoffe *safsarî* [37], certains disent même : une robe (*jubba*) de soie. L'imâm le fit arrêter et le châtia en disant : « Ne dépouillez que celui qui dépouille. »

Nous avons appris qu'Abû'l-Khat't'âb, après avoir vaincu les Kairouanais, les traita bien ; il défendit à ses compagnons de poursuivre les fuyards [38] et d'achever les blessés. Un homme des Lawâta qui appartenait à l'armée d'Abû'l-Khat't'âb dit : « Nous mangerons leurs biens comme ils ont fait du butin qu'ils nous ont pris. — Si nous faisons ce qu'ils ont fait, répondit Abû'l-Khat't'âb, Dieu aura le droit de nous abandonner et de nous envoyer avec eux en Enfer et il en sera de nous comme de ceux dont Dieu Très Haut a dit : « Chaque fois qu'une communauté entrera [là], elle maudira sa sœur. Quand enfin, elles s'y retrouveront toutes, la dernière dira de la première [entrée] : Seigneur, ceux-ci nous ont égarés ! Donne-leur double tourment du Feu ! [39] »

Ensuite Abû'l-Khat't'âb partit pour Tripoli, laissant 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum — Dieu l'agrée — comme gouverneur de Kairouan ; il lui confia aussi le commandement des villes environnantes. 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum confia le commandement des Kutâma [40] à un homme de chez eux nommé 'Uqaïba.

Ensuite l'homme qui avait été puni pour le vol du vêtement se rendit en Orient, fort irrité de ce qu'Abû'l-Khat't'âb lui avait fait, avec l'intention d'aller à Bagdad et d'y voir Abû Ja'far al-Mançûr [41]. Arrivé à Bagdad, il resta à la porte du calife une année, sans qu'on lui permît d'entrer ni de s'en aller. Mais quand vint le début de la nouvelle année, Abû Ja'far lui donna audience ; il l'admit auprès de lui et resta seul avec lui. Le calife demanda à l'homme ce qu'il voulait ; celui-ci répondit : « Ce que je veux, c'est que tu envoies une armée avec moi au Maghreb. » Abû Ja'far ordonna que l'on se préparât à partir pour le Maghreb et envoya là-bas une armée, à la tête de laquelle il plaça Muh'ammad ibn al-Ach'ath al-Khuzâ'î. Certains de nos amis ont rapporté que cette armée comptait cinquante mille hommes ; d'autres ont même dit : soixante mille. Il mit à la tête d'une partie de l'armée un homme

sous les ordres d'Ibn al-Ach'ath et lui commanda d'obéir à Ibn al-Ach'ath. Celui-ci quitta l'Orient pour marcher contre Abû'l-Khat't'âb. Lorsque son armée se séparant de lui (42) eut quitté l'Egypte, il envoya des espions surveiller l'armée d'Abû'l-Khat't'âb ; celui-ci fit de même ; les uns et les autres remplirent leur mission, se renseignant sur ce qui se passait dans chacun des deux camps. Lorsque les espions d'Ibn al-Ach'ath eurent quitté l'armée d'Abû'l-Khat't'âb, il les interrogea sur ce que faisait ce dernier. « Devons-nous donner une vue d'ensemble ou des détails ? demandèrent-ils. — Plutôt une vue d'ensemble, répondit-il. — Nous avons vu, dirent-ils, des moines pendant la nuit, des lions pendant le jour. Ils désirent te rencontrer, comme le malade désire voir le médecin. Si l'un d'entre eux commet l'adultère, ils le lapident ; s'il vole, ils lui tranchent le poignet. Leurs chevaux viennent de leur élevage ; ils n'ont pas de trésor public qui les entretienne ; leur subsistance provient de leur travail. » Quand ils eurent renseigné Ibn al-Ach'ath sur Abû'l-Khat't'âb et ses gens, Dieu leur fasse miséricorde, — celui-ci demanda à l'officier qui était sous ses ordres s'il ne serait pas prudent de battre en retraite ; mais l'autre s'y opposa. Voyant cela, Ibn al-Ach'ath eut peur d'un éclat ; il eut alors recours à des soldats de son armée, les déguisa en voyageurs et leur remit des lettres à apporter comme si elles venaient d'Abû Ja'far, puis il leur ordonna de s'éloigner du camp. Lorsque le soleil fut haut, ils se présentèrent comme s'ils venaient d'Orient, de la part d'Abû Ja'far qui était à Bagdad. Ils se présentèrent à l'heure que leur avait prescrite Ibn al-Ach'ath. De toutes parts on se pressa autour d'eux et on les amena à Muh'ammad ibn al-Ach'ath al-Khuzâ'î à qui ils remirent les lettres. Il les lut et donna l'ordre de la retraite, publiant qu'Abû Ja'far en avait décidé ainsi et disait : « Il est arrivé dans notre territoire quelque chose de plus important pour nous que ce que vous êtes en train de faire. » Son adjoint désapprouva la retraite. Voyant cela, Ibn al-Ach'ath envoya auprès de lui un homme chargé de le tuer, ce qui fut fait ; les soldats s'imaginèrent qu'Abû Ja'far en avait donné l'ordre. Ibn

al-Ach'ath rassembla ainsi sous sa seule autorité les deux parties de l'armée.

Ensuite Ibn al-Ach'ath reprit la route de l'Orient, mais sans se presser et à petites étapes et les espions continuaient leur travail des deux côtés. Ibn al-Ach'ath se mettait en marche avec le jour, s'arrêtait à midi et repartait le lendemain. Chaque fois qu'ils voyaient Ibn al-Ach'ath faire une étape en arrière, un groupe d'espions d'Abû'l-Khat't'âb faisait le même mouvement. Quant à Ibn al-Ach'ath, chaque fois qu'il quittait un point d'eau, il envoyait des cavaliers patrouiller derrière lui pour voir s'il restait ou non dans son armée des espions d'Abû'l-Khat't'âb. Les espions d'Ibn al-Ach'ath demeuraient dans le camp d'Abû'l-Khat't'âb. Lorsque les espions d'Abû'l-Khat't'âb furent revenus auprès de lui, après avoir quitté le camp d'Ibn al-Ach'ath, ils lui apprirent la retraite de son adversaire. Abû'l-Khat't'âb avait alors près de soixante-dix mille hommes sous ses ordres. Il fut entouré d'une foule de soldats qui demandaient à rentrer chez eux : on était à l'époque de la moisson. Abû'l-Khat't'âb leur dit : « Les Arabes sont maîtres en tromperie et en ruse. Ne vous séparez pas de votre roi avant d'être sûrs que leur armée est retournée chez elle. » Mais la majorité l'emporta sur lui et Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — leur accorda ce qu'ils demandaient : chacun s'en retourna chez soi, et tous quittèrent Abû'l-Khat't'âb. Cependant les espions d'Ibn al-Ach'ath étaient toujours auprès d'Abû'l-Khat't'âb; lorsque l'armée rassemblée se fut dispersée, ceux-ci se hâtèrent d'aller trouver leur chef pour lui apprendre la dispersion de l'armée d'Abû'l-Khat't'âb. Ibn al-Ach'ath fit volte-face à marche forcée. Abû'l-Khat't'âb n'en eut connaissance que lorsque l'armée ennemie arriva aux environs de Tripoli où lui-même était revenu. Abû'l-Khat't'âb dit alors à ses compagnons : « Voici l'ennemi parvenu jusqu'à mon foyer. Je ne puis rester inactif et m'abstenir de défendre mes sujets. Je vous l'avais bien dit : Les Arabes sont maîtres en tromperie et en ruse, en trahison et en fourberie. » Le narrateur poursuit : Abû'l-Khat't'âb dépêcha des courriers dans toutes les contrées qui dépendaient de lui pour demander leur assistance et leur

secours. Il envoya un message à 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum à Kairouan pour lui demander de l'aider, de le secourir et de venir le rejoindre promptement. Abû'l-Khat't'âb ordonna à ses compagnons de marcher à l'ennemi. Certains lui conseillèrent d'attendre jusqu'à ce qu'arrivassent les renforts de ses gouverneurs et de ses sujets, mais il refusa en disant : « Je ne puis rester inactif après qu'ils ont pénétré jusqu'au foyer de mes sujets. Je dois défendre les miens contre la violence. Le droit appartient à Dieu. » Le narrateur poursuit : Abû'l-Khat't'âb partit avec ceux de ses compagnons qui étaient là ou qui se trouvaient à proximité de la ville, Nafûsa, Hawwâra, Çarîcha et autres Berbères, à la rencontre de Muh'ammad ibn al-Ach'ath al-Khuzâ'î ; il le rencontra à Tâwurghâ ([13]), à huit jours de marche de la ville à ce qu'on dit. Dieu est le plus savant.

Mort d'Abû'l-Khat't'âb et de ses compagnons - Dieu les agrée

Plus d'un de nos amis a raconté qu'Abû'l-Khat't'âb, lorsqu'il apprit l'avance d'Ibn al-Ach'ath, partit avec les Nafûsa, les Hawwâra et les Çarîcha qu'il avait avec lui et accéléra la marche ; l'ennemi l'avait devancé pour [la possession] de l'eau et campait auprès. Ibn al-Ach'ath dit à ses compagnons : « Si Abû'l-Khat't'âb et les siens établissent leur camp, se reposent, abreuvent leurs chevaux et puisent de l'eau, vous ne pourrez rien contre eux ; autrement, vous êtes plus forts qu'eux. » Ainsi les deux partis s'affrontèrent en un lieu nommé Tâwurghâ, situé à quatre jours de marche de Tripoli, dit-on, mais Dieu est le plus savant. Lorsqu'Abû'l-Khat't'âb arriva, son armée avait le désir de rencontrer l'ennemi et de mener la Guerre Sainte dans la voie de Dieu ; ses hommes étaient tout à fait conscients de leur tâche. Le choc eut lieu ; Abû'l-Khat't'âb n'avait que peu de monde ; Ibn al-Ach'ath et les siens avaient le nombre pour eux. La mort fit rapidement des ravages parmi les compagnons d'Abû'l-Khat't'âb ; la lutte se fit acharnée ; dans les deux lignes de bataille, les

hommes s'abattaient comme des pans de mur. Abû'l-Khat't'âb — Dieu lui fasse miséricorde — n'abandonna pas la lutte, malgré le petit nombre des Musulmans qui étaient avec lui, jusqu'au moment où il tomba en martyr avec quatorze mille des siens selon certains récits, douze mille selon d'autres ; un petit nombre seulement put s'échapper. Lorsque ses sujets apprirent sa mort, ils s'enfuirent dans les montagnes et cherchèrent refuge dans leurs forteresses bien défendues et leurs châteaux haut perchés.

Nous avons appris que 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum se mit en marche dès qu'il eut reçu les messagers que lui avait envoyés l'imâm Abû'l-Khat't'âb pour lui demander son aide. Il reçut la nouvelle de la mort d'Abû'l-Khat't'âb et des Musulmans ses compagnons dans la ville de Gabès ; son armée se débanda et lui-même partit à la dérobée pour arriver à Kairouan. Lorsque 'Abd ar-Rah'mân ibn H'abîb ([14]) apprit le désastre d'Abû'l-Khat't'âb et des Musulmans ses compagnons et la dispersion de son armée, il se précipita dans la ville de Kairouan et y chercha 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum, mais il ne put le trouver. Il ne cessa de se renseigner sur lui et de chercher à découvrir ses traces dans l'espoir de s'en emparer. Un homme de Kairouan, ami de 'Abd ar-Rah'man ibn Rustum, s'empressa d'aller trouver 'Abd ar-Rah'mân ibn H'abîb et intercéda auprès de lui : « O Emir, dit-il, j'ai quelque chose à te demander. — Tous tes désirs seront exaucés, répondit 'Abd ar-Rah'mân ibn H'abîb, sauf en ce qui concerne 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum. — Si je ne te demande rien pour 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum, dit le Kairouanais, pour qui te demanderai-je quelque chose? » Le narrateur poursuit: Ibn H'abîb abandonna ses recherches. — Nous avons appris que 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum — Dieu l'agrée — avait prononcé un mot sévère à l'égard de 'Abd ar-Rah'mân ibn H'abîb avant ces événements. Comme on voulait lui confier la charge de certaines affaires des Musulmans, 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum avait dit : « O Musulmans, ne confiez pas à 'Abd ar-Rah'mân les affaires des Musulmans, car c'est Iblis, à ceci près qu'il a les traits d'un fils d'Adam. »

Ibn H'abîb lui avait dès lors voué une haine contenue : c'est pourquoi, lors de la débandade de l'armée d'Abû'l-Khat't'âb et de celle de 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum il le fit rechercher jusqu'à ce que le Kairouanais intervînt en sa faveur.

Nous avons appris que 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum quitta Kairouan avec son fils 'Abd al-Wahhâb et un esclave ; ayant peur et se cachant, ils prirent le chemin de l'Ouest, n'ayant qu'un seul cheval qui mourut en route ; ils l'enterrèrent de peur que leur trace ne fût découverte et que leurs poursuivants ne redoublassent d'ardeur s'ils apprenaient que leur cheval était mort. Ce lieu fut nommé : « la tombe du cheval » (*Qabr al-Faras*). Comme les forces du cheikh 'Abd ar-Rah'mân venaient à lui manquer, son esclave et son fils le portèrent à tour de rôle. Comme c'était le tour de l'esclave, 'Abd al-Wahhâb lui dit : « Si l'ennemi nous atteint, ne dépose pas mon père à terre tant qu'ils ne seront pas plus de cinq cents ou à peu près. » Quand l'esclave fut fatigué, 'Abd al-Wahhâb porta son père et l'esclave lui fit la même recommandation. Lorsqu'ils arrivèrent à Sûf Ajaj (45) — c'était une montagne escarpée —, 'Abd al-Wahhâb eut l'idée de s'y réfugier. Abû'r-Rabî' Sulaïmân ibn Yakhlaf rapporte d'après ce qu'il sait que 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum fut rejoint à Suf Ajaj par soixante-dix cheikhs ibâd'ites de Tripoli. Ibn al-Ach'ath apprit cette nouvelle et se mit activement en quête. On l'informa que 'Abd ar-Rah'mân se trouvait dans une montagne escarpée que l'on appelait Sûf Ajaj. Il se dirigea vers cet endroit et y parvint. Il assiégea 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum et recommanda à ses troupes de ne pas relâcher le blocus de peur que 'Abd ar-Rah'mân et ses Musulmans ne les attaquassent par surprise pendant la nuit. L'attente dura, l'armée d'Ibn al-Ach'ath fut victime d'un épidémie de petite vérole qui fit de nombreuses victimes. Ibn al-Ach'ath réunit ses compagnons et leur dit : « Ces gens-là sont dans une montagne escarpée que l'on appelle Sûf Ajaj et son énormité fait que l'on n'y entrera qu'avec des cuirasses et des armures. Que vous en semble-t-il ? » Certains furent d'avis de rester là pour bloquer les

assiégés ; d'autres de s'en aller. Il retint l'avis de ceux qui conseillaient de s'en aller ; il regagna donc Kairouan, désespérant de s'emparer de 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum — Dieu l'agrée — et de ses compagnons. Il rentra à Kairouan et s'y fortifia.

Commandement d'Abû H'âtim - Dieu l'agrée et le satisfasse

Plus d'un de nos amis a rapporté qu'Abû H'âtim Ya'qûb ibn Labîd al-Malzûzî prit le commandement de la ville de Tripoli en rajab de l'année 145 (25 septembre-24octobre 762) et y demeura quatre ans.

Son commandement fut celui de la résistance. Il visait à la justice et envoyait toutes les aumônes légales qu'il recueillait à 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum avant que celui-ci ne prît la direction des affaires et le commandement visible. Voici pourquoi Abû H'âtim prit le commandement (47) : il subsistait un groupe de Musulmans compagnons d'Abû'l-Khat't'âb qui, après [la mort] de ce dernier, se sentant assez forts et assez bien pourvus dans la région de Tripoli, manifestèrent alors l'intention de se réunir pour s'occuper d'une femme musulmane dont le mari se conduisait mal envers elle. Ils firent croire qu'ils se réunissaient pour s'occuper d'elle, alors qu'en réalité ils voulaient marcher contre la garnison de Tripoli et contre le gouverneur d'Abû Ja'far, comme avaient fait une première fois les compagnons d'Abû'l-Khat't'âb pour le porter au pouvoir. Le gouverneur de la ville — j'entends : la ville de Tripoli — eut connaissance de leur réunion et envoya auprès d'eux cinq cents cavaliers avec un de ses représentants. Lorsque ces cavaliers furent arrivés auprès d'eux, le représentant du gouverneur prit la parole : « Reconnaissez, leur dit-il, l'autorité du Prince des Croyants. — Nous l'avons reconnue », répondirent-ils, mais ils entendaient par là 'Umar ibn al-Khat't'âb — Dieu l'agrée —, alors que le représentant du gouverneur entendait Abû Ja'far. Le narrateur poursuit : Les cavaliers retournèrent auprès du gouverneur militaire de Tripoli et lui annoncèrent que ces gens reconnaissaient l'autorité du

Prince des Croyants ; mais cette réponse ne le satisfit point. Cependant les notables musulmans se réunirent cette nuit-là et convinrent de confier le pouvoir à Abû H'âtim, un pouvoir de « résistance (48) » ; ils le lui confièrent dès cette nuit-là. Au matin, le gouverneur militaire en personne vint les trouver au milieu d'un très grand nombre de cavaliers. Aussitôt arrivé, il leur dit : « Reconnaissez l'autorité du Prince des Croyants Abû Ja'far — La malédiction de Dieu soit sur toi, répondirent-ils, et sur Abû Kâfir (49) avec toi. » Ils entendaient par là Abû Ja'far qui portait le surnom d'Abû 'd-Dawâniq [l'homme aux pièces d'argent]. Alors le gouverneur militaire engagea les hostilités contre eux sans ménagement. La bataille fut rude ; Abû H'âtim et ses Musulmans mirent leurs adversaires en fuite, après avoir reçu le renfort des Berbères qui étaient avec Abû'l-Khat't'âb. Ils firent si bien qu'ils pénétrèrent dans la ville de Tripoli et y tuèrent beaucoup d'hommes.

Nous avons appris qu'Abû H'âtim, après que Dieu eut fait fuir l'ennemi par son entremise, fut pris de colère, car, dans la foule des Berbères qui s'étaient joints à lui, il y en avait qui ne considéraient guère les questions religieuses, à ceci près qu'ils obéissaient aux ordres et aux prescriptions des Musulmans ; ils s'empressèrent de dépouiller les cadavres, de s'emparer de leurs dépouilles et de leur arracher leurs vêtements : Abû H'âtim réprouva leur façon d'agir au nom de Dieu et leur dit : « Ce n'est pas agir en Musulmans, lorsque l'on a tué des Unitaires — Dieu leur assure leur subsistance — qui agissaient injustement, que de poursuivre ceux qui fuient, d'achever leurs blessés et de les dépouiller de leurs vêtements. Mais il faut leur dire, lorsqu'ils sont en déroute — Dieu assure la subsistance des Musulmans : « Revenez auprès de vos morts, ensevelissez-les et prenez leurs vêtements. » Et maintenant, si vous ne rendez pas ce que vous leur avez pris, je me désintéresse de vos affaires, j'abandonne le pouvoir que j'ai sur vous et n'en veux plus. » Ayant entendu ces paroles, ils obéirent et rendirent les dépouilles des tués. Abû H'âtim — Dieu l'agrée — était entré dans la ville de Tripoli avec les fuyards ; il y resta le temps qu'il

plut à Dieu puis fit proclamer l'ordre de partir pour l'Ifrîqiya.

Nous avons appris qu'une armée marcha contre lui, venant d'Ifrîqiya ; Abû H'âtim la rencontra en chemin et lui livra bataille ; Dieu la mit en fuite en sa faveur. Abû H'âtim usa de clémence : il ordonna de ne pas poursuivre les fuyards, de ne pas achever les blessés et de ne pas prendre les dépouilles des morts. A cette fin il s'était précipité au-devant de ses hommes et leur avait défendu de faire tout cela.

Arrivé devant la ville de Kairouan, il assiégea ses habitants pendant une année. A la longue, fatigués de ce blocus, ils firent leur soumission et se rendirent ; mais Ibn al-Ach'ath s'était retiré et fortifié dans le palais du gouvernement avec ses hommes qui étaient venus d'Orient avec lui. Abû H'âtim l'y bloqua pendant une autre année après qu'il eut fait son entrée dans Kairouan. Abû H'âtim expulsa de Kairouan tout ce qui y restait de l'armée d'Ibn al-Ach'ath. A chaque groupe de cinq hommes il donna une outre, un bâton pour la porter, un coutelas pour arranger leurs sandales ; il donna de plus à chaque individu une miche de pain comme viatique. Ces prisonniers se dispersèrent et prirent le chemin de l'Orient. Certains de nos amis ont rapporté que l'homme de Sadrâta, qui avait été puni pour vol et était venu d'Orient avec l'armée envoyée par Abû Ja'far, se repentit, lorsque l'ennemi l'emporta sur ses frères et ses coreligionnaires qu'il avait fait périr sous les coups de leurs adversaires. Il se joignit aux prisonniers qui restaient et partit avec eux comme s'il voulait regagner l'Orient et leur fit croire qu'il voulait les reconduire chez eux et les ramener dans leur patrie. Il les rendit aveugles et leur fit prendre un chemin où il n'y avait pas d'eau. Il les fit périr jusqu'au dernier et ils étaient nombreux. Dieu sait mieux que personne ce qu'il en est.

Récit de la rencontre de Maghmadâs

Nous avons appris qu'Abû H'âtim entendit parler des troupes d'avant-garde qui arrivaient d'Orient. Il sortit de la ville de Tripoli et les rencontra en un lieu appelé

Maghmadâs (50), à huit jours de marche de Tripoli. Lorsqu'Abû H'âtim entra en contact avec eux, ils lui firent face et la lutte fut rude ; Dieu, par grâce pour les siens, mit l'ennemi en fuite et lui fit tourner le dos devant eux ; seize mille hommes furent tués chez l'ennemi.

Nous avons appris aussi qu'un citadin, avisant un des hommes de la Secte lui demanda : « Que signifie Tâwurghâ ? » Il lui rappelait ainsi la mort d'Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée — et de ses compagnons et cherchait à lui faire affront. Notre ami était fin et piquant ; il lui répondit donc : « Cela signifie Maghmadâs ; on y trouve quatre meules d'épis, avec quatre mille têtes dans chacune. » Après avoir anéanti cette troupe, Abû H'âtim regagna la ville de Tripoli et y connut une situation prospère.

Mort d'Abû H'âtim et de ses compagnons - Dieu les agrée

Nous avons appris que, lorsqu'Abû H'âtim se fut emparé de la ville de Tripoli, des Orientaux qui y étaient restés, des membres de l'armée d'avant-garde et des opposants de la ville de Kairouan envoyèrent secrètement à Abû Ja'far à Bagdad des lettres où ils se plaignaient d'Abû H'âtim. Abû Ja'far envoya contre lui une grande armée à la tête de laquelle il plaça Yazîd ibn H'âtim al-'Azdî. Le narrateur poursuit : Lorsque Yazîd ibn H'âtim eut quitté l'Egypte avec son armée et qu'Abû H'âtim en fut informé, il rassembla ses compagnons et toutes sortes de Berbères appartenant aux tribus des Nafûsa, des Hawwâra, des Çarîcha, à la tête desquels il se trouvait. Il les incita à la Guerre Sainte et leur inspira le désir du martyre.

Puis quand Yazîd ibn H'âtim arriva dans les parages de Tripoli, Abû H'âtim partit contre lui avec les Musulmans qui le suivaient jusqu'à un lieu nommé Janbî. Une tribu berbère des Hawwâra, nommée Malîla, vint prêter assistance à Yazîd ibn H'âtim contre Abû H'âtim. Celui-ci demanda quels Berbères lui portaient assistance et quels autres étaient avec Yazîd ibn H'âtim. On lui répondit qu'il n'y avait avec celui-ci que les Malîla. « O mon Dieu, s'écria

Abû H'âtim, humilie les Malîla. » Cette invocation produisit son effet, Dieu l'exauça ; or auparavant ils figuraient parmi les autres Berbères. Nous avons appris qu'avec Yazîd ibn H'âtim se trouvait un homme des Nafûsa appelé 'Umar ibn Mat'kûd an-Nafûsî. Lorsque Yazîd ibn H'âtim et Abû H'âtim se rencontrèrent, les deux adversaires engagèrent un rude combat. La mort fit de grands ravages parmi les compagnons d'Abû H'âtim et, lorsqu'il jeta un coup d'œil vers eux, alors que le carnage augmentait, il leur dit: « Conduisez-moi à la mort dans le chemin de Dieu comme on conduit un fiancé et que peu d'entre vous se tiennent auprès de moi. » Le narrateur poursuit : Abû H'âtim alla de l'avant — Dieu l'agrée — jusqu'au moment où il tomba en martyr avec un grand nombre de ses compagnons qui, eux aussi, périrent en martyrs — Dieu leur fasse miséricorde.

Nous avons appris que le lieu de ce combat était éclairé dans la nuit de chaque jeudi, que cette lueur se voyait de loin, s'élevait dans l'air et s'étendait en montant. L'un de nos amis, qui vit encore, a rapporté qu'il avait vu cette lueur, que c'était une lumière qui s'élevait et brillait d'un vif éclat. Ya'qûb ibn Yûsuf al-Yâjrânî surnommé Ibn Abî Mançûr a raconté qu'il passa par là avec un compagnon. Tous deux habitaient à côté de ce lieu au milieu de groupements berbères. Ya'qûb et son compagnon passèrent là pendant une nuit obscure, se dirigeant vers ce lieu. Lorsqu'ils y parvinrent, ils constatèrent que le champ de bataille était situé dans un bas-fond qu'ils traversèrent. Dans la nuit noire, ils virent nettement les traces de petits reptiles, à cause de la lueur qui s'élevait. Mais lorsqu'ils quittèrent le champ de bataille, ils entrèrent dans une obscurité épaisse. Ils se retournèrent et virent une lumière éclatante qui s'élevait dans l'air, entourée de tous côtés par l'obscurité. Lorsqu'ils se trouvèrent au milieu du champ de bataille, ils ne cessèrent d'invoquer Dieu très haut. Ya'qûb ibn Yûsuf était un homme plein de courage et de fermeté, d'un naturel robuste et qui ne se laissait point aller à la moindre faiblesse.

Imâmat de ʿAbd ar-Rahmân ibn Rustum - Dieu lui fasse miséricorde

Plus d'un de nos amis a rapporté que ʿAbd ar-Rah'mân ibn Rustum — Dieu l'agrée — fut investi du pouvoir à Tâhart en l'année 160 (19 octobre 776-8 octobre 777). Certains ont rapporté qu'il fut investi du pouvoir seulement au début de l'année 162 (28 septembre 778-16 septembre 779). Dieu sait mieux que quiconque laquelle de ces deux dates est la bonne ; elles sont d'ailleurs voisines.

Voici comment il fut investi du pouvoir : l'assemblée des Musulmans se mit d'accord pour choisir un endroit où serait construite une ville qui servirait d'abri et de forteresse à l'Islam. Ils envoyèrent des émissaires dans le pays; ceux-ci, une fois de retour, désignèrent Tâhart. La majorité des Musulmans se mit d'accord avec les habitants de Tâhart l'ancienne pour que ceux-ci eussent droit à une part déterminée des produits du sol. Ce n'était auparavant que maquis touffu et marais peuplés de bêtes sauvages, de lions et de petits reptiles. Lorsqu'ils se furent mis d'accord pour s'y installer, ils firent faire la proclamation suivante aux bêtes sauvages, aux lions et aux petits reptiles : « Allez-vous en, car nous voulons habiter cette terre. » Ils leur fixèrent un délai de trois jours et nous avons appris qu'ils virent une bête sauvage partir en emportant ses petits dans sa gueule (71). Ce fut l'une des raisons qui avivèrent leur désir de s'installer là et renforça leur intention de créer et de peupler cette ville. Ensuite ils mirent le feu aux broussailles et tous les arbres furent brûlés ; il n'en resta que les racines et les souches. Ils allèrent chercher des laitues, les lavèrent, les mirent à tremper, puis les enterrèrent sous les racines de ces arbres. Au fort de la nuit, les sangliers vinrent attaquer ces arbres et creuser jusqu'aux dernières racines, attirés par l'odeur de ces laitues. Au matin, les hommes trouvèrent toutes les souches arrachées sur le sol. Ensuite ils travaillèrent à aménager un endroit pour la prière. Puis, voulant édifier une construction, ils choisirent quatre endroits et tirèrent au sort pour savoir lequel ils prendraient afin d'en faire la mosquée-cathédrale. Le sort tomba sur le premier endroit qu'ils avaient aménagé pour y dire la prière ; ils y construisirent la mosquée-cathédrale. Ils se mirent à bâtir et élevèrent des demeures et des palais.

Ensuite l'assemblée des Musulmans, composée des gens compétents, trouva en elle-même assez de force et d'énergie pour vouloir organiser le pouvoir. Ils considérèrent toutes les tribus et trouvèrent dans chacune un ou deux hommes aptes à commander. Comme ils délibéraient entre eux, l'un d'eux prit la parole et dit : « ʿAbd ar-Rah'mân ibn Rustum le Persan — Dieu l'agrée — est l'un de ceux dont vous n'ignorez pas le mérite ; c'est aussi l'un des cinq porteurs de la Science et le collaborateur de l'imâm Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée. — Les Musulmans lui ont offert l'imâmat avant de confier le pouvoir à Abû'l-Khat't'âb. Il a décliné cette offre et n'a pas voulu du pouvoir. Surtout il n'a pas de tribu pour le défendre au cas où il changerait sa ligne de conduite. Si vous êtes d'avis de lui confier les affaires des Musulmans, faites-le (72). » Tous furent d'accord pour lui confier le pouvoir et lui donner l'investiture à condition qu'il se conformerait au Livre de Dieu, à la Tradition de l'Envoyé de Dieu, — sur Lui la prière et le salut — et aux exemples des califes orthodoxes les bien guidés. ʿAbd ar-Rah'mân accepta la fonction qu'ils lui proposaient et fut pour eux un excellent imâm : personne ne s'éleva contre ses jugements et ses sentences et aucune discussion ne se produisit sous son règne. Tous les Ibâd'ites étaient alors unis dans une même amitié et aucun fauteur de révolte n'apparaissait parmi eux.

Nous avons appris que le chef de la population de ʿUmân (73), au moment de l'imâmat de ʿAbd ar-Rah'mân, était un nommé al-Wârith et qu'Abû ʿUbaïda — sur lui la miséricorde de Dieu — était encore vivant ; il mourut pendant l'imâmat de ʿAbd ar-Rah'mân. Ensuite la renommée de ʿAbd ar-Rah'mân parvint jusqu'aux gens de Bassora par l'intermédiaire des Musulmans membres de la Secte. Ils lui envoyèrent trois charges d'objets précieux. Quand leurs envoyés arrivèrent à Tâhart, ils se mirent à

demander la maison du commandement, après avoir laissé les charges en dehors de la ville. Lorsqu'on leur eut indiqué la maison, ils s'y rendirent. Or l'imâm — Dieu l'agrée — était au sommet du bâtiment, en train de réparer la terrasse et, au-dessous de lui, un esclave lui passait du mortier. Ils demandèrent à l'esclave de les introduire ; celui-ci [ne répondit pas], convaincu que l'imâm avait entendu leur demande. Il lui dit en effet : « Fais-les attendre un peu. » Il descendit du mur, se lava pour faire disparaître les traces de mortier que portait son corps, puis les fit introduire. Ils entrèrent et le saluèrent ; il leur rendit leur salut et plaça devant eux quelques morceaux de pain sur lesquels il versa du beurre contenu dans une petite outre. Quand ils eurent mangé, ils lui demandèrent la permission de se concerter ; il la leur accorda ; ils s'entretinrent entre eux et tous furent d'accord pour dire qu'il leur plaisait de lui offrir leurs cadeaux. Quand les charges lui furent présentées, il demanda conseil à ses compagnons ; ceux-ci lui conseillèrent de les prendre pour partager entre les Musulmans pauvres les armes et les approvisionnements. Il le fit — Dieu lui fasse miséricorde — en présence de ces envoyés. Lorsqu'ils furent de retour en Orient et qu'ils eurent fait connaître aux gens de la Secte de chez eux l'équité, la vertu et la simplicité de 'Abd ar-Rah'mân, ils lui envoyèrent encore plus de richesses que la première fois. Quand 'Abd ar-Rah'mân les reçut, il demanda leur avis à ses compagnons : « Ce sera selon tes vues, répondirent-ils, ô Prince des Croyants. » Après qu'ils eurent donné leur point de vue, 'Abd ar-Rah'mân leur dit : « Puisque vous vous en remettez à moi, mon point de vue est que ces richesses retournent à leurs possesseurs, car ils en ont plus besoin que nous ; en effet nous voilà maintenant riches et puissants (54). » Cette décision fut pénible aux envoyés, mais ils ne pouvaient se dispenser d'obéir à leur imâm ; aussi rapportèrent-ils les richesses en Orient. Ils admirèrent son mépris de ce bas monde et son aspiration à l'autre monde, le reconnurent pour imâm et demeurèrent en liaison avec lui en lui écrivant et en prenant ses avis.

Ensuite Tâhart fut le refuge et la forteresse des Musulmans et on l'appela *al-Mu'askar al-Mubârak* (le camp béni). Lorsque 'Abd ar-Rah'mân — Dieu l'agrée — sentit venir sa fin, il y établit un conseil de six personnes comme avait fait 'Umar ibn al-Khat't'âb (55) — Dieu l'agrée —. L'un d'eux était Mas'ûd al-Andalusî, homme vertueux, cultivé, scrupuleux parmi les cheikhs des Musulmans ; il y avait en outre Abû Qudâma Yazîd ibn Fandîn al-Ifranî, un homme appelé 'Uthmân ibn Marwân al-Andalûsî, 'Abd al-Wahhâb ibn 'Abd ar-Rah'mân, Abû'l-Muwaffiq Sa'dûs ibn 'At'iya, Sakar ibn Çâlih' al-Kutâmî et Muç'ab ibn Sadmân.

Imâmat de 'Abd al-Wahhâb b. 'Abd ar-Rahmân - Dieu les agrée tous deux

Lorsque 'Abd ar-Rah'mân ibn Rustum mourut — Dieu l'agrée et l'absolve —, les gens du conseil se réunirent pour décider à qui ils confieraient les affaires des Musulmans. Ils commencèrent par se faire des politesses, mais la communauté des Musulmans avait des préférences pour deux d'entre eux, Mas'ûd al-Andalusî et 'Abd al-Wabhâb — Dieu l'agrée — ; certains Musulmans voulaient porter Mas'ûd au pouvoir, d'autres 'Abd al-Wahhâb. Ils restèrent un mois à délibérer entre eux.

Enfin la majorité pencha vers Mas'ûd. On s'empressa de lui donner l'investiture, mais il s'enfuit et se cacha. On se hâta alors d'aller trouver 'Abd al-Wahhâb pour lui donner l'investiture. Quand Mas'ûd apprit qu'on abandonnait l'idée de lui donner l'investiture et qu'on voulait la donner à 'Abd al-Wahhâb, — Dieu l'agrée —, il sortit de sa cachette à la hâte pour être le premier à reconnaître pour chef 'Abd al-Wahhâb.

Abû Qudâma, constatant que les yeux des gens ne se tournaient pas vers lui et que les cœurs des Musulmans n'allaient pas de son côté et se voyant sans appui, désira que le pouvoir fut confié à 'Abd al-Wahhâb. « Il est plus près de nous que quiconque, disait-il, par les liens du sang ; peut-être cela l'inclinera-t-il à la bienveillance en-

vers nous. » En effet la mère de 'Abd al-Wahhâb appartenait à la tribu des Banû Ifran ; ils espérèrent donc qu'il les prendrait de préférence pour diriger les affaires, puisqu'il était leur cousin. Soutenu par un groupe de ses compagnons, Abû Qudâma refusa de donner l'investiture à un autre qu'à 'Abd al-Wahhâb en raison des liens de famille qui les unissaient. Ils cherchèrent à obtenir qu'il les favorisât, mais au fond d'eux-mêmes, ils conservaient une certaine inquiétude.

Quand on voulut donner l'investiture à 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée —, Mas'ûd al-Andalûsî devança tout le monde. Yazîd ibn Fandîn et ses compagnons se concertèrent et dirent : « Nous lui donnerons l'investiture à la condition qu'il ne règle rien sans une assemblée légalement constituée. — En ce qui concerne l'imâmat, répondit Mas'ûd, nous ne connaissons qu'une condition, c'est que l'imâm nous gouverne conformément au Livre de Dieu, à la Tradition de Son Prophète — sur Lui le salut — et aux exemples des gens de bien qui l'ont précédé. » Ibn Fandîn et ses compagnons cessèrent de parler de condition du moment que les Musulmans n'étaient pas d'accord avec eux sur ce point. Mas'ûd fut le premier à reconnaître 'Abd al-Wahhâb pour chef — Dieu l'agrée —, puis tous à l'unanimité lui donnèrent l'investiture. On le conduisit à la maison du commandement. Personne ne s'abstint de lui donner l'investiture ; personne ne le critiqua dans ses jugements ou ses décisions jusqu'à ce qu'Ibn Fandîn et ses compagnons eussent provoqué le premier schisme parmi les Ibâd'ites.

Premier schisme des Ibâd'ites

Il est cependant un groupe qui s'arroge le titre d'Ibâd'ite et que l'on appelle *'Umariyya*. Dès le début nous n'avons pas été d'accord avec eux. Ils prétendent qu'ils sont Ibâd'ites. On rattacha souvent leur doctrine à 'Abd Allâh ibn Mas'ûd — Dieu l'agrée —, mais ils suivent la doctrine de 'Isâ ibn 'Umaïr. Nous exposerons cette doctrine, s'il plaît à Dieu, et les objections qu'elle soulève sur les points où elle s'oppose à celle des tenants de la Vérité. Puis nous exposerons les schismes des Ibâd'ites l'un après l'autre et les objections que soulève chaque groupe d'opposants sur les points où il s'oppose aux tenants de la Vérité et, à cette fin, nous écrirons un livre spécial où seront réunis leurs dires, s'il plaît à Dieu.

Voici la cause du schisme des Ibâd'ites sur laquelle nous a renseignés plus d'un de nos amis (*). Lorsque 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — eut pris en main les affaires des Musulmans, il rechercha les gens de bien, confia la charge des affaires des Musulmans à des hommes savants et compétents en matière religieuse et s'entoura de gens dépourvus d'ambition : c'est à eux qu'il confia le soin des affaires. Quand Yazîd ibn Fandîn et ses amis virent ce qu'il faisait, le contraire de ce qu'ils espéraient, leurs sentiments changèrent, leur cœur se souleva, ils conçurent de mauvaises pensées et se repentirent d'avoir préféré confier le pouvoir à 'Abd al-Wahhâb. Ils se mirent donc à chercher noise et dirent : « Le pouvoir n'a été confié à 'Abd al-Wahhâb qu'à la condition qu'il ne règlerait rien sans une assemblée légalement constituée », revenant sur ce qui leur avait valu une première fois d'être blâmés. Ils en parlèrent devant des ignorants, des gens qui n'avaient aucune compétence en matière religieuse et cherchèrent à les faire changer d'avis. Ces propos prirent de l'ampleur dans la ville et l'on disait : « 'Abd al-Wahhâb protège certaines personnes à notre encontre et leur confie la charge des affaires sans s'occuper de nous et pourtant nous sommes plus dignes de gérer les affaires que ceux à qui il les a confiées, car s'il a le pouvoir, c'est de nous qu'il le tient. » Dans les propos qu'ils tenaient aux ignorants, ils disaient aussi qu'il n'est pas licite de confier le pouvoir à un homme si dans la communauté des Musulmans se trouve quelqu'un de plus savant que lui. Toutes ces paroles s'ajoutant les unes aux autres, l'affaire prenait de l'ampleur et la zizanie grandissait. Tantôt ils disaient que c'étaient eux qui avaient porté 'Abd al-Wahhâd au pouvoir, tantôt que le pouvoir confié à un homme n'était pas valable s'il se trouvait quelqu'un de plus savant que lui dans la communauté des Musul-

mans, tantôt au contraire que son pouvoir était soumis à la condition qu'ils posaient. Ensuite la communauté des Musulmans se mit d'accord avec Yazid ibn Fandîn et ses amis pour cesser les hostilités (57) et pour que chaque parti s'abstint d'attaquer l'autre jusqu'à ce que l'on eût envoyé une mission auprès des coreligionnaires d'Orient : l'avis qu'ils feraient parvenir en réponse serait accepté par tout le monde. On fit partir deux émissaires qui prirent le chemin de l'Orient. Parvenus en Egypte, ils y trouvèrent Chu'aïb ibn al-Mu'arrif avec sa suite et lui apprirent la mort de 'Abd ar-Rah'mân — Dieu l'agrée —, la désignation par le peuple de son fils 'Abd al-Wahhâb comme son successeur, l'opposition déclarée d'Ibn Fandîn contre lui, sa prétention d'imposer à 'Abd al-Wahhâb une condition pour l'exercice de l'imâmat et toutes ces belles sornettes.

Le narrateur poursuit : Ayant entendu ce récit des deux émissaires, Chu'aïb ibn al-Mu'arrif se concerta avec quelques-uns de ses compagnons, dont Abû'l-Mutawakkil et ils tombèrent d'accord pour se rendre à Tâhart. Quant aux deux émissaires, ils gagnèrent la Mekke où ils trouvèrent Abû 'Amr ar-Rabî' ibn Hâbîb au milieu d'un groupe de nos amis parmi lesquels Abû Ghassân Muh'ammad ibn al-'Amrad al-Ghassâni Les deux émissaires leur apprirent pourquoi ils étaient envoyés vers eux par leurs amis du Maghreb, la mort de 'Abd ar-Rah'mân, l'accession au pouvoir de 'Abd al-Wahhâb, l'opposition déclarée d'Ibn Fandîn contre lui et les prétextes qu'il invoquait et leur communiquèrent les lettres de leurs frères du Maghreb. Une fois ces lettres lues et comprises, ceux des Musulmans qui étaient là décidèrent d'un commun accord d'y faire une réponse. Le résultat fut conforme à leurs efforts et ils écrivirent ce qui suit :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Ensuite,
« ô frères, nous avons appris ce qui vous arrive et avons
« bien compris ce que vous nous avez écrit au sujet de la
« condition posée. Il n'est pas conforme à l'usage des
« Musulmans de poser pour l'exercice de l'imâmat la
« condition que l'imâm ne règle rien sans une
« assemblée légalement constituée. La fonction d'imâm

« est vérité, la condition est mensonge. S'il était
« licite de poser des conditions à l'exercice de la
« fonction d'imâm, les prescriptions de Dieu ne se-
« raient plus observées ni les peines légales appli-
« quées, les châtiments imposés par Dieu deviendraient
« vains, les règles n'auraient plus de valeur et le droit
« se perdrait. Il est très difficile que l'assemblée
« puisse se mettre d'accord, si on présente un voleur à
« l'imâm et que celui-ci ne puisse appliquer les sanctions
« légales et faire couper la main du délinquant tant que
« l'assemblée dont ils ont parlé n'est pas présente ; ou, si
« quelqu'un a commis l'adultère, qu'il ne puisse le faire
« lapider et fouetter sans cette assemblée ; que l'imâm ne
« puisse pas lutter contre l'ennemi et faire obstacle aux
« désordres, si ce n'est en présence de l'assemblée légale-
« ment constituée. La fonction d'imâm est vérité, la condi-
« tion est mensonge. Venons-en à ce que vous dites de
« l'accession au pouvoir d'un homme, alors qu'il en existe
« un plus savant que lui dans la communauté des Musul-
« mans ; cela est licite, si cet homme pratique la modestie
« et la vertu à un degré élevé. Abû Bakr aç-Çiddîq (58) —
« Dieu l'agrée — a accédé au pouvoir alors que Zaïd ibn
« Thâbit (59) était plus versé que lui dans la connaissance
« des obligations rituelles, 'Alî ibn Abî T'âlib (60) meilleur
« canoniste et Mu'âdh ibn Jabal (61) — Dieu l'agrée — plus
« savant. Et cela ne souffre pas contradiction, car l'Envoyé
« de Dieu — sur Lui la prière et le salut — a dit : « Celui
« d'entre vous qui est le plus versé dans la connaissance
« des obligations rituelles est Zaïd, le meilleur canoniste
« est 'Alî et celui parmi mon peuple qui sait le mieux ce
« qui est permis et défendu est Mu'âdh ibn Jabal. » Il a
« dit aussi — sur Lui la prière et le salut — : « Mu'âdh
« ibn Jabal est le Prince des Savants : au matin du jour
« de la résurrection, il rassemblera les âmes sous sa ban-
« nière devant tous les savants. »

Ils rendirent donc une réponse qui concluait à la confirmation du pouvoir de 'Abd al-Wahhâb, à l'annulation de la condition qui y était posée et à la condamnation de quiconque soutenait cette condition, rappelant que l'imâm

ne pouvait être déchu que s'il introduisait quelque nouveauté dans l'Islam après avertissement et représentation de la part des Musulmans, entêtement et orgueil de la sienne ; alors seulement il serait privé de sa fonction.

Puis Chu'aïb, après que les deux envoyés furent venus le trouver, décida de partir pour Tâhart. Il se mit en route avec un groupe de ses compagnons, sans consulter les cheikhs du Caire, car il avait l'ambition du pouvoir. Or il y avait là, dans la communauté des Musulmans, des cheikhs pleins de mérite, de science et de piété dont certains le détournèrent de partir pour Tâhart, lui disant : « Comment ! tu veux aller dans un pays où les gens sont en désaccord ? » Mais il ne tint pas compte de leurs observations et se hâta de partir avec ses compagnons, car il avait l'ambition du pouvoir. Ils marchèrent très vite, sans ménager leurs montures et les poussant au maximum, si bien, raconte-t-on, qu'ils relièrent le Caire à Tâhart en vingt jours. Quand Chu'aïb et ses compagnons arrivèrent à Tâhart, il alla trouver l'imâm, comme il en avait l'obligation. L'imâm — Dieu l'agrée — l'interrogea sur le cas d'un imâm qui recevrait le pouvoir à condition de ne rien régler sans une assemblée légalement constituée. « La fonction d'imâm est vérité, la condition est erreur », répondit Chu'aïb. Il lui demanda encore : « Est-il licite de confier le pouvoir à un homme, alors qu'il se trouve plus savant que lui dans la communauté des Musulmans ? » Chu'aïb répondit que cela était licite.

Ensuite Chu'aïb le quitta et alla trouver Yazîd ibn Fandîn et ses amis qui excitèrent en lui l'ambition du pouvoir. Il se repentit alors des réponses qu'il avait faites aux questions de droit que lui avait posées l'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — Il aida Ibn Fandîn et ses amis contre l'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée. — Tous les Nukkâr qui prenaient son parti sortirent de la ville et allèrent camper dans les environs ; là ils tinrent des réunions et des conciliabules ; c'est pour cela qu'on les appela les Conspirateurs (*an-Najwiyya*). Ensuite ils se réunirent sur une colline rocheuse dans les environs de la ville et déclarèrent ne pas reconnaître l'imâmat de 'Abd al-Wahhâb. On

les appela *Nukkâr* (ceux qui ne veulent pas reconnaître) ou encore *Chaghbiya* (les déviationnistes) parce qu'ils avaient introduit la déviation dans l'Islam, ou encore *Mulh'ida* (hérétiques) parce qu'ils s'étaient écartés de la vérité à propos de noms de Dieu, selon Sa parole — qu'elle soit exaltée — : « ...Et laissez ceux qui blasphèment au sujet de Ses noms : ils seront « récompensés » de ce qu'ils font. (62) » On les nomma aussi *Nakkâtha* (violateurs) parce qu'ils avaient violé l'investiture donnée à l'imâm sans qu'aucun fait nouveau fût intervenu.

Nous avons appris qu'ils entraient dans la ville par groupes. Certains Musulmans demandèrent à l'imâm qu'il le leur interdît ; il le fit, mais ils ne tinrent pas compte de cette interdiction. Il leur parla alors de leurs campements hors de la ville. Ils répondirent : « Cette ville est la nôtre et ces campements sont les nôtres. Si nous avons fait acte de rébellion en sortant de la ville, que l'imâm nous en informe et nous cesserons. » L'imâm n'insista pas. Ensuite ils se mirent à pénétrer dans la ville en armes. Certains Musulmans demandèrent à l'imâm qu'il le leur interdît ; il leur interdit de porter les armes. « Si nous avons fait acte de rébellion et si nous avons commis une faute en prenant les armes, que l'imâm nous en informe et nous cesserons. » Le narrateur poursuit : L'imâm n'insista pas, mais ordonna aux habitants de la ville de prendre les armes. Car il craignait de la part des Nukkâr une attaque par traîtrise.

Nous avons appris que quelques-uns d'entre eux se réunirent pour attaquer l'imâm par surprise — Dieu l'agrée — ; ils se concertèrent et dirent : « Comment parviendrons-nous à le tuer ? » Comme ils n'en avaient pas idée, l'un d'eux finit par dire : « Qu'en pensez-vous ? Vous pourriez prendre une caisse, m'y enfermer et aller le trouver avec cette caisse comme si vous étiez en contestation à son sujet et refusiez de vous entendre ; s'il la confie à l'un de vous à l'exclusion des autres, quand vous serez convoqués à ce propos, dites-lui : « Nous n'admettrons pas que tu la déposes ailleurs que chez toi. » Ils se mirent d'accord sur ce projet, trouvèrent une caisse et y mirent l'homme avec son sabre ; la caisse était fermée de l'inté-

rieur. Ils allèrent avec la caisse se présenter devant l'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — comme ils en avaient convenu d'abord, se disputant à son propos et donnant l'impression qu'ils allaient en venir aux mains et que le pire pouvait arriver. Quand ils furent en présence de l'imâm 'Abd al-Wahhâb, leur porte-parole déclara : « Prince des Croyants, sépare ces gens et enlève-leur à tous cette caisse jusqu'à ce que tu rétablisses la paix entre eux et que cesse leur mésentente. » Tous ensemble ajoutèrent : « Il a dit vrai, Prince des Croyants ; nous n'avons confiance qu'en toi pour le dépôt de cette caisse ; garde-la nous chez toi jusqu'à ce que nous nous mettions d'accord à son sujet. » L'imâm, les voyant dans cet état et craignant le pire entre eux, leur dit: « Portez votre caisse à l'endroit que l'on vous désignera pour la déposer. » Le narrateur poursuit : Lorsqu'ils l'emportèrent et que l'imâm les vit plier sous le faix, il conçut des soupçons ; il examina la caisse et constata qu'elle était fermée de l'intérieur. Cela augmenta ses soupçons ; il pensa qu'ils agissaient en fourbes et en traîtres, d'autant plus qu'ils lui avaient imposé comme condition de ne pas placer la caisse ailleurs que dans la pièce où il dormait. Ayant déposé la caisse, ils s'en allèrent tout joyeux et contents, pensant qu'ils allaient arriver au résultat cherché. Mais Dieu frustra dans leurs espoirs ces fourbes, ces perfides, ces mauvais esprits.

Nous avons appris qu'ils avaient convenu avec leur compagnon que, lorsqu'il aurait tué l'imâm, il lancerait l'appel à la prière du matin au moment du lever de l'aurore ; lorsqu'ils auraient entendu son appel et reconnu sa voix, ils se précipiteraient vers la demeure de l'imâm 'Abd al-Wahhâb ; s'il ne lançait pas l'appel à la prière, ils sauraient qu'il n'avait pas réussi.

Quand vint la nuit, l'imâm — Dieu l'agrée — s'affaira à sa prière, puis lorsqu'il eut fini, s'occupa de ses affaires domestiques. Il avait l'habitude ensuite de prendre un livre et de lire. Cette nuit-là il prit une outre bien gonflée, la mit sur son lit et étendit dessus un drap blanc. Lorsqu'il eut terminé sa lecture et que fut venu le moment de dormir, il prit la lampe, l'alluma et l'enveloppa d'une couverture pour la cacher ; puis il se mit à l'écart dans un coin de la pièce et s'occupa de faire sa prière sans être vu ni entendu de celui qui était dans la caisse. Quand celui-ci n'entendit plus la voix de l'imâm et qu'il crut que l'imâm était couché, il ouvrit la caisse et en sortit ; il regarda à droite et à gauche dans la pièce sans rien voir d'autre que quelque chose de blanc quelque part dans la pièce ; il crut que c'était l'imâm, et prit cette direction, son sabre nu à la main ; cependant l'imâm le regardait faire. Arrivé auprès du lit de l'imâm, il donna un coup de sabre sur l'outre, pensant qu'il frappait l'imâm alors qu'il ne touchait que l'outre gonflée. Lorsqu'il l'entendit donner son coup de sabre, l'imâm ôta l'enveloppe de la lampe et éclaira la pièce, puis se jeta sur l'homme, sabre à la main et le fendit en deux. Alors il le prit, l'enveloppa dans ses vêtements et le remit dans la caisse. Cependant les conspirateurs passèrent la nuit dans l'impatience à attendre les annonciateurs de la mort de l'imâm 'Abd al-Wahhâb et l'appel de leur ami. Le lendemain, ils se réunirent et s'interrogèrent entre eux, se disant : « Savez-vous quelque chose sur l'imâm ou sur votre ami ? — Non, répondaient-ils. — Venez avec nous chez l'imâm, se dirent-ils les uns aux autres, pour reprendre la caisse; nous lui dirons que nous nous sommes mis d'accord et que nous avons fait la paix. » Le narrateur poursuit : Ils se présentèrent à l'imâm — Dieu l'agrée — et lui dirent : « Donne-nous la caisse, nous nous sommes mis d'accord sur elle. — Allez à l'endroit où vous avez déposé votre caisse, répondit l'imâm, et prenez-la. » Ils s'y rendirent, entrèrent dans la pièce, trouvèrent leur caisse à l'endroit où ils l'avaient laissée et l'emportèrent. Arrivés en lieu sûr, ils l'ouvrirent et trouvèrent le cadavre de leur ami coupé en deux. Dieu les avait frustrés dans leur tentative, avait fait apparaître leur esprit de haine et d'outrance et avait trompé leur attente. Ils quittèrent la ville par crainte que les Musulmans ne leur fissent un mauvais parti.

Puis Chu'aïb ibn al-Mu'arrif adressa la parole à Yazîd ibn Fandîn et à ses compagnons et leur dit : « Qu'attendez-vous ? Précipitez-vous sur ces gens — il désignait ainsi

l'imâm et ses sujets — , profitez de leur inattention et ne perdez pas votre temps à attendre le moment favorable. » Il parlait ainsi seulement par crainte que la réponse [aux questions posées par les émissaires] n'arrivât d'Orient et ne le condamnât, et parce qu'il savait bien que la réponse correcte était celle qu'il avait donnée tout d'abord ; il s'en était écarté lorsque les autres avaient excité son ambition vers le pouvoir. Mais Yazîd et ses amis attendaient une occasion et un moment de négligence de la part des habitants de la ville.

Or l'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — ordonna aux Musulmans de prendre les armes et la situation demeura telle jusqu'à ce qu'une fois l'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — sortît de la ville pour un motif quelconque. Ibn Fandîn et ses amis se précipitèrent sur les habitants de la ville et profitèrent de l'inattention dont ils faisaient preuve, puisque l'imâm était sorti de la ville, pour y pénétrer à l'insu des habitants. Un grand tumulte s'éleva ; partout les habitants se précipitèrent contre les assaillants. Aflah' fut surpris par ces événements alors qu'une de ses sœurs le peignait ; elle n'avait peigné qu'une moitié de la tête, l'autre moitié n'était pas peignée. Il prit les armes, se précipita contre les assaillants et les trouva à la porte de la ville, sur le point de la forcer. Aflah' fit face à cet endroit, mais l'un de ses pieds buta sur une pierre et il s'écorcha jusqu'au jarret. Il se protégeait avec son bouclier, mais les ennemis frappèrent dessus tant et si bien que son bouclier ne servit plus guère à le protéger. Il le jeta, se dirigea vers la porte de la ville, l'enleva de ses gonds et s'en servit pour se protéger. Pendant que les habitants de la ville arrivaient en nombre, Yazîd ibn Fandîn faisait face à Aflah' ibn 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — à la porte de la ville ; il avait sur la tête un double casque et portait des coups à droite et à gauche. Aflah' — Dieu l'agrée — marcha sur lui, le frappa au sommet du crâne, fendit le double casque et la tête, et l'épée se ficha dans le jambage de la porte de la cité. Ibn Fandîn s'écroula comme une masse. En le touchant, Aflah' ibn 'Abd al-Wahhâb sentit quelque chose de dur et pensa que tout cela faisait

partie de la tête d'Ibn Fandîn : « Que ta tête est dure, Berbère sinistre ! » lui dit-il. Lorsque ses compagnons le virent raide mort, ils prirent la fuite ; la communauté des Musulmans en fit un grand carnage : il y eut environ douze mille morts. Nous avons appris que le sang coula par la porte comme un ruisseau en raison du grand nombre des morts. Ensuite les habitants de la ville se réunirent en grand nombre pour rétablir la porte dans son état primitif, mais, comme ils n'y parvenaient pas, ils dirent à Aflah' : « Remets ce que tu as ôté. — Remettez d'abord en place ma colère, répondit-il, et je remettrai en place votre porte. »

Ensuite l'imâm — Dieu l'agrée — revint après avoir terminé ses affaires et trouva un grand nombre de cadavres à la porte de la ville. Les habitants le mirent au courant de ce qu'avaient fait Ibn Fandîn et ses amis ; il leur ordonna de s'occuper des morts ; ils en rassemblèrent tout ce qu'ils purent. Il pria pour eux, exprimant l'espoir qu'ils trouveraient la paix et le souhait que tous ceux des Musulmans qui subsistaient parmi les compagnons d'Ibn Fandîn obtiendraient leur salut.

Ensuite Chu'aïb ibn al-Mu'arrif prit la fuite après la déroute des rebelles et gagna la ville de Tripoli. Il y prêcha l'opposition et la désobéissance à l'imâm et exerça sa propagande du côté des pèlerins. Ar-Rabî' ibn Il'abîb — Dieu l'agrée — et la communauté des Musulmans en furent informés ; ils marquèrent leur réprobation à l'égard de Chu'aïb, de Yazîd ibn Fandîn, de ses compagnons qui avaient trouvé la mort avec eux et de tous ceux qui suivaient leur voie, sauf ceux qui venaient à résipiscence. Ar-Rabî' ibn Il'abîb — Dieu l'agrée — disait à son entourage : « 'Abd al-Wahhâb est notre imâm, notre modèle de piété et l'imâm de tous les Musulmans » et il marquait sa désapprobation à l'égard de Chu'aïb et de Yazîd ibn Fandîn. Comme on lui disait : « Mais comment peux-tu désapprouver Chu'aïb, alors qu'il n'a point innové ? », il répondit : « Y a-t-il innovation plus grave que sa réprobation à l'égard de 'Abd al-Wahhâb, prince des Croyants ? » C'est alors qu'il dit : « 'Abd al-Wahhâb est notre imâm, notre modèle de piété et l'imâm de tous les Musulmans. »

Ensuite les compagnons survivants d'Ibn Fandîn, ceux qui avaient été épargnés le jour du carnage, conservèrent dans leur cœur les stigmates de la haine et se retirèrent à quelque distance de la ville. Ils se réunirent sur un tertre ou une colline qui fut appelée Colline des Nukkâr (*Kudyat an-Nukkâr*). Puis les deux émissaires qui étaient allés en Orient revinrent à Tâhart, après le désastre de Yazîd ibn Fandîn et de ses compagnons. Les habitants de la ville se rassemblèrent pour entendre la réponse de leurs frères d'Orient. On prit la lettre, on la lut et l'on y trouva la condamnation d'Ibn Fandîn et des siens et la confirmation du pouvoir de 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée —. Après quoi tout fut calme un temps.

Nous avons appris que Maïmûn ibn 'Abd al-Wahhâb fut tué une nuit et que sa chair fut découpée en lambeaux. Au matin, les gens de la ville le trouvèrent mort en cet état. L'imâm 'Abd al-Wahhâb arriva, regarda son fils et dit : « Hélas ! mon fils, sur toi se sont trouvées réunies trois malédictions. Malheur à celui sur les vêtements de qui ont passé les chevaux ! Malheur à celui qui est atteint la nuit ! Et l'on a dit : « Si tu frappes le fils du souverain, frappe-le fort ! » Le narrateur poursuit : 'Abd al-Wahhâb emporta son fils, creusa une tombe pour lui, le mit dans un linceul et l'ensevelit ; on ignorait qui l'avait tué. Ensuite un fils de Maïmûn ibn 'Abd al-Wahhâb sortit de la ville pour quelque occupation ; quand il arriva près des Nukkâr, ceux-ci l'appelèrent : « Hé, fils de celui dont le sang n'est pas vengé ! » Il s'en revint trouver son grand père 'Abd al-Wahhâb et lui raconta la chose. 'Abd al-Wahhâb enquêta sur la mort de son fils et, lorsqu'il fut certain que c'étaient les Nukkâr qui l'avaient tué, il envoya contre eux une armée à la tête de laquelle il plaça un fils de Maïmûn. Il marcha contre eux à une distance de plusieurs jours de la ville et les trouva groupés comme d'habitude et l'attendant. Il engagea le combat contre eux ; Dieu les mit en fuite par grâce pour lui, et il en fit périr un grand nombre. Les gens sous-estimèrent le nombre des morts. « Quel est le nom le moins répandu parmi ces morts ? » demanda-t-on. On trouva que c'était le nom de Hârûn et l'on compta

combien de Hârûn avaient été tués ; on en trouva trois cents. Dieu affaiblit leur force offensive et réduisit leur puissance.

La famille des Rustumides était une famille de savants. Parmi les disciplines qu'elle pratiquait figurent les sources du droit, le droit, les commentaires, la controverse religieuse, l'hérésiologie, la lexicographie, la grammaire, l'analyse grammaticale, la rhétorique et la science des astres. Nous avons appris que l'un d'eux dit un jour : « A Dieu ne plaise qu'il se trouve parmi nous une servante qui ignore la mansion où se trouve la lune. »

Nous avons appris qu'une nuit 'Abd al-Wahhâb veilla avec sa sœur pour étudier en même temps qu'elle les problèmes des quotes-parts des héritiers. Quand le jour se leva, ils avaient calculé les héritages des gens d'Orient et d'Occident. Pendant leur entretien, ils avaient tenu allumée une lampe avec des mèches prises dans le turban de 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — jusqu'à ce qu'il n'en restât rien.

Certains de nos amis ont rapporté que 'Abd al-Wahhâb envoya mille dînârs à ses frères d'Orient afin qu'ils lui achetâssent des livres. Quand cette somme leur parvint, ils se réunirent et convinrent d'acheter du papier et de payer eux-mêmes le prix de l'encre, des plumes et autres choses pour écrire ; puis ils se mirent à copier et transcrivirent quarante charges de livres qu'ils lui envoyèrent. Lorsqu'il les reçut, il les ouvrit et les lut tous d'un bout à l'autre. Puis il s'écria : « Louange à Dieu ! J'y trouve seulement deux questions que je ne possédais pas, mais si l'on m'avait interrogé sur elles, j'aurais raisonné par analogie avec des questions comparables et j'aurais trouvé la solution comme elle est mentionnée dans le livre [qui en traite]. »

Récit de la lutte des Wâçiliyya contre l'imâm 'Abd al-Wahhâb - Dieu l'agrée

Plus d'un de nos amis a rapporté que, lorsque par l'entremise de l'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée —, Dieu eut affaibli la propagande des Nukkâr et leur eut laissé

pour héritage l'affront et la honte, une agitation s'éleva parmi les Wâçiliyya, groupement de Berbères dont le plus grand nombre appartenait aux tribus zénètes. Cela se produisit lorsqu'ils s'aperçurent qu'il y avait scission parmi les Ibâd'ites et qu'ils voulurent profiter de l'occasion. L'imâm le sut et se justifia auprès d'eux à plusieurs reprises. Il y avait alors parmi eux un tout jeune homme courageux, grand et brave, auquel rien ne résistait et qui était le fils de leur chef et de leur soutien. Il y avait aussi parmi eux un homme féru de polémique et qui défendait la position de sa secte. Il soutint contre l'imâm plusieurs controverses, se montrant âpre à la discussion et violent dans son expression. La doctrine des Wâçiliyya prit de la consistance ; ils arrivaient par tous les chemins de montagne et se réunissaient venant de tous côtés. Ils se retirèrent de Tâhart, gagnèrent les montagnes voisines et entrèrent en opposition ouverte contre l'imâm — Dieu l'agréc — ; c'étaient des nomades. Il essaya de discuter avec eux, puis marcha contre eux avec des troupes nombreuses et leur livra bataille après bataille. Le jeune homme renommé pour son énergie et son courage tuait tous ceux qu'il atteignait et tous ceux avec lesquels il se mesurait. Ce jeune homme avait un père qui l'encourageait pendant le combat en disant : « En avant, mon fils ! » Lorsque l'imâm Dieu l'agrée – vit cela et constata que l'ennemi revenait sans cesse au combat, il envoya un message aux Nafûsa dans leur montagne pour leur demander de lui envoyer une armée d'élite où figurerait un homme expert en l'art de soutenir la controverse, un autre expert en la science de l'exégèse et un homme énergique et courageux capable de se mesurer avec le jeune mu'tazilite (64) dont le courage a été signalé plus haut. Quand les messagers de l'imâm — Dieu l'agrée. – furent arrivés au Djebel des Nafûsa, ceux-ci délibérèrent sur ceux qu'ils enverraient à l'imâm — Dieu l'agrée. Ils tombèrent tous d'accord pour lui envoyer quatre personnes: Mahdî, Ayyûb ibn al-'Abbâs, Muh'ammad ibn Yânis et un quatrième dont le nom ne nous est pas parvenu ; on dit qu'il s'appelait Abû Muh'ammad. Le gouverneur de 'Abd al-Wahhâb pour le Djebel

Nafûsa leur envoya un émissaire. Dès l'arrivée de celui-ci, ils allèrent le trouver et il leur dit : « Le Prince des Croyants a besoin de vous pour certaines affaires et c'est moi qui dois vous mettre en route vers lui, soyez donc prêts à partir. »

Nous avons appris que les quatre hommes s'interrogeaient mutuellement. Mahdî leur dit : « Quant à moi aucun opposant ne triomphera de moi dans une controverse, du moment que je suis fermement attaché à la religion de Dieu. » Ibn Yânis prit la parole : « Pour moi, dit-il, j'ai appris à commenter le Coran entier sous la direction d'hommes dignes de confiance et je sais ce que j'ai appris à l'exception d'une ou deux lettres. Si je suis poussé jusque là, je trouverai bien une échappatoire. » Le narrateur poursuit : Les quatre hommes se mirent à faire leurs préparatifs et quittèrent le Djebel Nafûsa, en direction de Tâhart. Lorsqu'ils se furent éloignés de la montagne, Muh'ammad ibn Yânis pria ses compagnons de le considérer comme leur serviteur ; ils refusèrent, mais, comme il insistait, ils finirent par accepter. Après qu'ils avaient marché pendant la journée et s'étaient arrêtés à la nuit, Muh'ammad ibn Yânis s'occupait de leurs chevaux et les faisait manger, puis il préparait le repas des hommes. Quand ils avaient mangé et s'étaient endormis, il se mettait à prier en s'inclinant et se prosternant jusqu'au lever de l'aurore ; il jeûnait pendant le jour et veillait pendant la nuit. Voilà ce qu'ils faisaient, eux et lui. Le voyant se conduire longtemps ainsi, ils eurent pitié de lui et en éprouvèrent de la peine ; aussi lui demandèrent-ils de se ménager, de ne pas aller au-delà de ses forces, de laisser une partie de la besogne qu'il accomplissait pendant la marche et de dormir pendant la nuit. Comme il refusait, ils lui enjoignirent d'obéir, autrement ils prendraient quelqu'un d'autre à leur service. « J'obéirai, leur dit-il, mais à la condition que vous me laissiez faire deux *rak'a*-s (65), sans que j'y ajoute rien ensuite, s'il plaît à Dieu. » Entendant cela, il se tranquillisèrent, furent satisfaits et crurent qu'ils avaient atteint leur but. La nuit suivante, après qu'il les eut servis, il se mit à faire les deux *rak'a*-s qu'il leur avait

promis de ne pas dépasser. Mais en faisant la première, il récita une moitié du Coran et l'autre pendant la seconde ; le jour se leva et cela les impressionna. Au matin, ses compagnons furent très peinés de ce qu'il avait prié plus encore qu'auparavant et lui demandèrent de faire chaque *rak'a* comme auparavant, parce que c'était moins pénible et moins fatigant que la solution à laquelle il avait eu recours. Nous avons appris qu'une nuit, comme ils dormaient, l'un d'eux se réveilla ; il vit Ibn Yânîs en train de prier ; la nuit était pluvieuse, venteuse, froide et pénétrante. Il entendit le vent faire claquer et bruisser les pans du vêtement d'Ibn Yânîs : « S'il n'entre au paradis que des gens comme toi, Ibn Yânîs, dit-il, tu y seras condamné à la solitude. »

Nous avons appris que, lorsque l'imâm fut informé qu'ils avaient quitté le Djebel Nafûsa, et que leur arrivée était proche, il dit à ses esclaves : « Celui d'entre vous qui m'annoncera l'arrivée des Nafûsa sera libre. » Au lever du soleil, les esclaves sortirent de la ville et se mirent en quête à droite et à gauche. L'imâm avait un esclave boiteux qui ne pouvait pas se lancer à la recherche avec tous les autres ; il se contenta de monter sur le rempart de la ville et d'y rester assis. Comme nous l'avons dit, les esclaves sortaient tous les jours pour guetter l'arrivée des Nafûsa. Or un jour ils les virent et aussitôt de se précipiter chez l'imâm en luttant de vitesse pour lui porter la nouvelle. Le boiteux les vit de loin : il se leva, appela l'imâm à grands cris et lui annonça la bonne nouvelle : il était libre. Quand ses compagnons arrivèrent, ils constatèrent qu'il les avait devancés pour apprendre la bonne nouvelle à l'imâm et dirent : « Le boiteux nous a vaincus. »

Lorsque les Nafûsa furent parvenus à Tâhart, on annonça à l'imâm qu'ils étaient arrivés et qu'ils étaient quatre ; comme il attendait l'arrivée d'une armée, il fut très déçu. Cependant il les fit venir en sa présence, s'informa d'eux et demanda à chacun quelle était sa spécialité et de quoi il pourrait se charger pour lui rendre service ; chacun lui fit connaître à quoi il était bon. L'imâm ordonna alors de les faire conduire à la maison des hôtes, de leur y donner l'hospitalité et de nourrir leurs montures.

Nous avons appris que l'imâm — Dieu l'agrée — avait auparavant fixé une date pour rencontrer les Mu'tazilites. Lorsque les Nafûsa furent arrivés, 'Abd al-Wahhâb leur dit qu'il fallait se mettre en route. « Donne-nous un délai, répondirent-ils, ô Prince des Croyants, pour que nos montures se reposent, car le voyage les a fatiguées. »

Nous avons appris que l'imâm — Dieu l'agrée — les fit venir une fois et les interrogea : « Pour moi, répondit Mahdî, je puis te donner satisfaction, ô Prince des Croyants, pour tout ce qui touche à la controverse, et dès aujourd'hui, s'il plaît à Dieu. — Quant à moi, ô Prince des Croyants, reprit Ayyûb ibn al-'Abbâs, je puis te donner satisfaction au combat, s'il plaît à Dieu. — Et moi, Prince des Croyants, dit Muh'ammâd ibn Yânîs, je puis te donner satisfaction dans la science de l'exégèse, s'il plaît à Dieu. » L'imâm dit alors à Mahdî : « J'ai eu plusieurs rencontres avec ce jeune mu'tazilite féru de polémique ; il y en a quatre dont je veux te faire part. — Comme tu voudras, Prince des Croyants », répondit Mahdî. Le narrateur poursuit : Alors l'imâm rapporta d'un bout à l'autre toutes les paroles qui avaient été échangées entre le mu'tazilite et lui. Quand le mu'tazilite éludait un argument et gênait la réponse, Mahdî disait à l'imâm : « Ici, ô Prince des Croyants, l'argument t'a échappé et a porté à faux » si bien qu'il fit voir à l'imâm 'Abd al-Wahhâb toutes les confusions dans lesquelles l'avait amené le mu'tazilite, tous les points où il s'était dérobé et où il avait biaisé.

Nous avons appris qu'étant à Tâhart, Mahdî sortit un jour de la ville et disparut aux yeux de ses amis qui ne savaient quelle direction il avait prise. La nuit tombant et l'heure du repas approchant, ils l'attendirent vainement et finirent par manger en mettant de côté sa part. Comme ils en étaient là, voici que Mahdî se présenta à eux. « Où es-tu allé loin de nous et d'où viens-tu, lui dirent-ils. Ton repas est froid ! — Eh bien, leur répondit-il, j'ai donné la réplique aujourd'hui à quatre-vingt-dix savants de l'opposition pendant que j'étais loin de vous. » Le narrateur poursuit : Il se mit en devoir de manger et tomba sur de la pâte qu'ils avaient pétrie pour leur repas du lendemain;

comme il l'avait sous la main, il la mangea. Lorsqu'il fut à peu près rassasié, il dit à ses compagnons : « Votre repas de ce soir n'était ni cuit ni à point : je lui ai trouvé goût de pâte pétrie. — C'est peut-être, lui dit l'un d'eux, que tu es tombé sur la pâte de notre repas de demain. » Ayant regardé d'un peu plus près, il constatèrent que c'était bien cette pâte qu'il avait prise. « Je rends grâce à Dieu pour trois faveurs, leur dit Mahdî ; la première, c'est de ne pas me soucier des mets qui me sont présentés et de me rassasier de ce que j'ai ; la seconde, c'est de me contenter d'un léger somme pendant la nuit et de ne pas me soucier d'autre chose ; la troisième c'est de ne pas craindre un contradicteur et d'être sûr de triompher de lui dans la discussion tant que je suis fidèle à la religion de Dieu. »

Puis l'imâm fit prévenir le chef et maître des Mu'tazilites qu'il irait à leur rencontre tel jour et leur fixa un rendez-vous. Au jour dit, les Mu'tazilites n'étaient pas tranquilles et s'inquiétaient de ce que les Nafûsa pourraient bien leur faire voir ; ils se trouvaient dans une sombre incertitude. L'imâm ordonna aux siens de se mettre en marche vers les Wâçiliyya et d'assister à la controverse des Mu'tazilites. Ayyûb ibn al-'Abbâs lui dit alors : « Prince des Croyants, le voyage a fatigué mon cheval ; j'en monterais bien un autre, si tu me le faisais donner. » L'imâm — Dieu l'agrée — ordonna à Ayyûb ibn al-'Abbâs d'aller à l'écurie y prendre un cheval qui lui conviendrait. Il y alla, vit un cheval dont la tournure lui plaisait, le prit par la crinière et l'attira si brusquement vers lui que ses pattes se dérobèrent et qu'il faillit tomber devant lui la tête la première. Il continua ce manège jusqu'à ce qu'il en vînt au dernier cheval qui ne lui plut pas. Ayyûb dit alors à l'imâm — Dieu l'agrée —: « Redonne-moi mon cheval, Prince des Croyants ; car je le connais : il me va mieux qu'aucun autre. » L'imâm — Dieu l'agrée — ordonna de ramener le cheval ; lorsqu'il fut là, Ayyûb l'attira à lui de toutes ses forces, mais le cheval releva la tête et bondit en l'air sans que son maître pût l'en empêcher. Ayyûb le considéra attentivement et constata qu'il avait les sabots usés par la marche. Il demanda que l'on fît chauffer du sable ;

on le lui apporta et il le mit dans une pièce où il fit entrer le cheval ; il lui fit subir ce traitement pendant trois jours, après quoi l'imâm donna le signal du départ. On se mit en route ; les deux armées se rencontrèrent et tout le monde regardait Ayyûb ibn al-'Abbâs et l'admirait, car il était réputé pour son courage et sa hardiesse et l'on disait qu'il tuait tous les braves qu'il rencontrait. L'imâm — Dieu l'agrée — lança un avertissement solennel aux Mu'tazilites et les adjura de renoncer à ce qui les induisait en erreur, avec preuves à l'appui. Mais ils ne consentirent qu'à engager la lutte et demandèrent que l'on ouvrît le débat.

L'imâm — Dieu l'agrée — donna l'ordre de se mettre en ligne ; son armée se mit en ligne comme l'avaient déjà fait les Wâçiliyya. Mahdî s'avança pour soutenir la controverse entre les deux lignes de bataille avec ses suivants, un groupe de Musulmans et l'imâm suivi de ses plus notables compagnons. Le jeune controversiste mu'tazilite sortit lui aussi des rangs accompagné des plus notables Mu'tazilites. Mahdî dit alors à Muhammad ibn Yânis : « Avance, toi, et engage la controverse avec lui. — Mais non, avance, toi, lui répondit Ibn Yânis ; tu n'es pas plus savant que moi, mais, si je m'avance, je crains de voir suer de peur celui qui se trouvera en face de Yânis. » Le narrateur poursuit : Mahdî s'avança vers le jeune Mu'tazilite. Celui-ci avait déjà perdu courage et était agité de pressentiments. Il avait donc fait dire à Mahdî à l'insu de ses compagnons : « Si je soutiens la controverse contre toi et que tu l'emportes, je voudrais que tu n'en laisses rien paraître ; si c'est moi qui l'emporte, je n'en laisserai rien paraître : il n'y a personne autour de nous qui soit capable de savoir qui l'aura emporté. » Mais Mahdî avait convenu avec ses amis que, s'il l'emportait sur le Mu'tazilite, il le ferait savoir en enlevant sa calotte de sa tête et en la plaçant sous son genou. Ils commencèrent par les préliminaires de la controverse : tout le monde comprenait ce qu'ils disaient et aucun des deux ne prenait l'avantage sur l'adversaire. Puis ils s'engagèrent dans des débats plus techniques qui échappèrent à tous les assistants sauf à l'imâm qui savait encore ce qu'ils disaient. Mais bientôt leurs pro-

pos ressemblèrent pour tous les assistants, l'imâm comme les autres, à deux pierres qui s'entrechoquent. Mahdî ne tarda pas à l'emporter ; aussitôt il prit sa calotte, l'enleva de sa tête et la plaça sous son genou : c'était le signal, convenu avec ses compagnons, qu'il l'avait emporté sur le Mu'tazilite ; ceux-ci l'acclamèrent pour sa victoire. Le Mu'tazilite le regarda, vit ce qu'il avait fait et lui dit : « Tu m'as trahi, Mahdî ! »

Lorsque la controverse eut pris fin sur la victoire de Mahdî, le jeune Mu'tazilite renommé pour sa bravoure s'avança, provoquant un adversaire au combat. Ayyûb ibn al-'Abbâs se disposa à se mettre en ligne contre lui. Il tira son cheval par la bride pour l'amener juste entre les deux armées ; là, sous les regards des deux lignes de bataille, il se mit en devoir de monter à cheval, mais fit semblant d'être novice. Les deux camps qui avaient les yeux fixés sur lui se gaussèrent de lui et le père du jeune héros mu'tazilite de s'écrier : « Holà ! Le voilà l'homme qui va tuer mon fils. Ne voyez-vous pas comme son cheval, lorsqu'il le monte, est souple ; un cheval ne fait cela que monté par un cavalier habile. » Il marcha contre le jeune homme et se mesura avec lui ; ils combattirent un temps et échangèrent quelques coups, puis Ayyûb se lança à l'attaque et tua son adversaire. Certains de nos compagnons ont rapporté qu'il lui porta un coup de lance et le transperça. Quand les Mu'tazilites virent étendu mort leur chef, leur soutien et le chevalier qui les protégeait, ils prirent la fuite en déroute, non sans que la lutte eût été chaude, la bataille violente et meurtrière pour les Mu'tazilites. Aflah', fils de l'imâm, frappait de son côté et Ayyûb du sien. Le sabre d'Ayyûb n'avait qu'un seul tranchant ; on dit aussi qu'il n'avait pas de tranchant d'un seul côté sur une longueur de deux empans près de la poignée : peut-être le mettait-il sur l'épaule lorsqu'il était fatigué.

Lorsque les troupiers se furent bien affairés à tuer les Wâçiliyya et qu'ainsi le combat donna congé à ses exécutants, bien peu de Mu'tazilites avaient échappé à la mort. Les Musulmans se mirent à compter les victimes d'Aflah' ibn al-Wahhâb — Dieu l'agrée — et celles d'Ayyûb ibn

al-'Abbâs ; ils constatèrent que l'un d'eux avait tué un ennemi de plus que l'autre et indiquèrent que c'était Aflah! Quelques-uns de nos compagnons ont mentionné que l'un d'eux frappait d'un seul côté, tandis que l'autre frappait des deux côtés ; Dieu seul sait lequel.

Nous avons appris qu'au moment où les Mu'tazilites s'enfuirent, poursuivis par les Musulmans, Ayyûb ibn al-'Abbâs vit au fort de la mêlée une forme dressée qui avait l'apparence d'un homme au milieu d'un nuage de poussière. Persuadé que c'était un homme, il lui donna un coup de sabre entre autres et sentit qu'il frappait quelque chose de dur. Au retour, il dit à ses compagnons : « J'ai frappé quelque chose de solide et je ne sais ce que c'était. » Ils regardèrent parmi les morts et trouvèrent un tronc d'arbre dressé. Quand ils le touchèrent, il tomba en deux morceaux, effet du coup de sabre que lui avait porté Ayyûb.

Deux jours après les Mu'tazilites envoyèrent un message à Ayyûb ibn al-'Abbâs à la suite des exploits qu'il avait accomplis contre eux ; il voulut aller les trouver, tous les Musulmans l'en empêchèrent, mais il persista dans son intention et ne tint pas compte de leur avis, bien qu'ils lui fissent craindre un piège. Le narrateur poursuit : Ayyûb ibn al-'Abbâs se mit en route et parvint à celui de leurs groupements où il voulait se rendre ; plusieurs personnes coururent à sa rencontre, le firent entrer dans une demeure et lui souhaitèrent la bienvenue. A la nuit tombée, ils lui apportèrent un repas composé d'un grand plat portant un mouton rôti et une outre de lait aigre. Il mangea tout ce qu'il y avait dans le plat, poursuit le narrateur, suça les os de mouton les uns après les autres jusqu'au dernier, but toute l'outre de lait aigre et ne laissa rien. Puis il alla s'installer contre le pilier central de la demeure et se mit à réciter le Coran jusqu'au lever du jour. Alors il fit la prière du matin sans ablutions nouvelles, puisque ses ablutions de la veille au soir restaient valables. Lorsque le soleil fut haut, Ayyûb demanda son cheval. Or ses hôtes se mirent d'accord pour lui tendre un piège : lorsqu'il monta à cheval, l'un d'eux prit la parole et dit : « O Ayyûb, les jeunes gens de chez nous voudraient que tu leur fasses un peu de

voltige. — Je veux bien », répondit Ayyûb. Alors les jeunes gens de l'endroit se mirent à cheval portant des javelines avec lesquelles ils chercheraient à s'atteindre les uns les autres. Il y avait parmi eux un homme hardi et courageux qui se faisait fort de prendre Ayyûb au piège. Ayyûb fit un peu de voltige devant eux et ne s'aperçut de rien avant que l'homme, placé derrière lui, l'attaquât lance au poing. Quand il comprit, Ayyûb fit semblant de ne rien voir, mais, lorsque l'homme voulut le frapper, il évita le coup et, se précipitant sur eux, en tua huit ; il les chargea une seconde fois et en tua huit autres. Alors, se tournant vers les femmes de l'endroit, il leur cria : « Est-ce que cela vous suffit ou en voulez-vous davantage ? — Cela suffit », répondirent-elles. Ayyûb ibn 'Abbâs s'en alla.

Nous avons appris qu'il passa par une vallée où il trouva un lion, une lionne et leurs lionceaux ; il les attaqua sabre au poing, leur coupa les pattes, c'est-à-dire celles du lion et de la lionne, et les laissa se traînant et rampant. Il passa alors près d'un campement berbère et appela les habitants : « Gens du campement, leur dit-il, si vous voulez de la viande allez à la Vallée près du jujubier. » Ils se hâtèrent d'y aller et y trouvèrent un lion et une lionne qui se traînaient et leurs lionceaux avec eux. Quiconque voulut manger cette chair détestable se mit à le faire.

Quelques-uns de nos amis ont rapporté que Mahdî portait l'essentiel de ses préoccupations vers l'autre vie et négligeait ce bas monde, tandis que l'un de ses cousins n'était occupé que de ce bas monde, sans guère se soucier de l'autre vie. Nous avons appris que Mahdî et son cousin vinrent porter leur querelle devant l'imâm à Tâhart. « Prince des Croyants, dit le cousin, cet homme-là — il désignait Mahdî — gaspille sa vie présente au point de compromettre sa vie future. » Mahdî répliqua : « Prince des Croyants, mon cousin que voici se préoccupe de sa vie présente au point de compromettre sa vie future. » L'imâm — Dieu l'agrée — ne leur répondit pas. Mais lorsqu'il se rendit au Djebel Nafûsa, il fut une fois pris par la tempête dans la région habitée par les Nafûsa et se rendit à la demeure de Mahdî. Il constata que c'était la maison d'un

ascétique esclave de Dieu qui n'avait ni goût ni intérêt pour ce bas monde. Or l'imâm — Dieu l'agrée, — qui avait été éprouvé par la tempête, ne trouva chez Mahdî rien qui pût l'aider à se remettre. Le cousin de Mahdî lui dit alors: « Laisse-les venir chez moi. Cela vaudra mieux pour le Prince des Croyants. »

Le narrateur poursuit : L'imâm se rendit chez lui, accompagné de Mahdî ; lorsqu'il fut arrivé, il constata que c'était la maison d'un homme raffiné à l'extrême à qui sourit la vie. Le maître de maison alla à la réserve et en sortit pour ses hôtes des vêtements neufs qui n'avaient pas subi l'atteinte et l'usure des intempéries ; il les en revêtit, déploya pour eux de beaux et moëlleux tapis, leur fit apporter de quoi manger, les combla de prévenances et leur fit allumer du feu. Alors l'imâm se tourna vers Mahdî et lui dit : « Je me prononce contre toi, Mahdî. » C'est ainsi qu'il trancha leur querelle de Tâhart.

Nous avons appris que Mahdî demanda la main d'une femme dans le Djebel Nafûsa. Cette femme alla trouver l'un des cheikhs des Nafûsa pour le consulter là-dessus. « Mahdî, lui répondit-il, est un homme qui adore et craint Dieu et aspire à la vie future ; c'est un saint. Il a dans son domaine une brèche [bouchée] par des digues superposées dont les murs se sont écroulés, et qui ne peuvent être réparées que par une tribu entière. Je pense que, si tu l'épouses, ces digues ne seront réparées qu'avec la terre que tu porteras sur la tête. » La femme s'en retourna et épousa Mahdî. Le cheikh resta un temps où il était, puis vint la voir en faisant une tournée de visites dans le pays où elle habitait. Elle n'y était plus ; il s'enquit d'elle et apprit où elle se trouvait avec son mari ; il s'y rendit et la trouva en train de porter de la terre sur sa tête pour combler la brèche. Alors il lui rappela ce qu'il lui avait dit.

Siège de la ville de Tripoli par l'imâm - Dieu l'agrée

Plus d'un de nos amis a rapporté que l'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — voulut partir en Pèlerinage. Il prit ses dispositions de voyage, se mit en route et arriva

au Djebel Dammar (66) avec son épouse ; il le traversa et y donna le commandement à un homme qui s'appelait Midrâr. L'imâm avait dans cette région un lieu de prière en un endroit appelé Talâla. Sur l'emplacement de cet oratoire, se trouvait une dalle dressée sur laquelle l'imâm — Dieu l'agrée — s'adossait quand il était assis, plaçant sa tête à la hauteur du bord supérieur de la dalle. Or aujourd'hui, cette dalle atteint en hauteur la poitrine d'un homme debout. Puis il se rendit au Djebel Nafûsa, ayant l'intention d'aller au Pèlerinage. Une foule de Nafûsa s'assembla autour de lui et il leur fit part de son intention, mais ils lui dirent : « O Prince des Croyants, nous ne te laisserons pas partir, car nous craignons que les souverains noirs (67) ne s'emparent de toi et ne t'emprisonnent et qu'ainsi les affaires des Musulmans et les lois de Dieu n'aillent à vau-l'eau. Si nous avions le malheur qu'ils te tuent et que nous nous en remettions après toi à l'un des Musulmans, il pourrait bien nous arriver que les lois et les commandements de Dieu aillent à vau-l'eau. » Le narrateur poursuit : L'imâm — Dieu l'agrée — envoya alors des émissaires auprès de ses frères d'Orient. A cette époque les plus éminents par le mérite, la science et la piété étaient Abû 'Amr ar-Rabî' et à Ibn 'Ibâd, le premier répondit : « Quelqu'un comme toi qui veilles sur les affaires des Musulmans et as la charge de leurs intérêts doit envoyer quelqu'un en Pèlerinage à sa place et se conserve en vie, s'il craint que les souverains noirs n'en veuillent à ses jours. » Ibn 'Ibâd s'exprima ainsi : « Quelqu'un comme toi qui es renommé pour prendre soin des affaires des Musulmans ne doit pas faire le Pèlerinage, car l'une des conditions nécessaires pour un homme en état de faire le Pèlerinage est que la route soit sûre. » L'imâm — Dieu l'agrée — attendit que ses émissaires revinssent d'Orient : lorsqu'ils lui apportèrent la réponse à sa demande, il s'en tint à la recommandation d'ar-Rabî' — Dieu l'agrée — et envoya de l'argent pour que l'on fît le Pèlerinage à sa place et cette fois-là, il demeura sept ans, à ce que nous avons appris, dans le Djebel Nafûsa : l'on venait s'instruire auprès de lui sur des questions relatives à la prière mais il y en a aussi d'autres qui n'ont pas été mentionnées.

Après avoir envoyé ses émissaires en Orient, l'imâm se mit en route avec tous ceux qui lui étaient dévoués : gens de la région de Tripoli et du Djebel Nafûsa et tous les Berbères et autres d'alentour, avec l'intention d'assiéger la ville de Tripoli. Parvenu à destination, il mit le siège devant la ville et resta longtemps à l'assiéger, engageant une âpre lutte contre ses habitants. C'est là que Mahdî périt en martyr. Nous avons appris qu'après qu'on l'eut tué et qu'on lui eut coupé la tête, lorsqu'on disait à cette tête : « Les Musulmans ont pris la fuite, » le visage se fermait et se renfrognait ; lorsqu'au contraire on lui disait : « Les souverains noirs ont pris la fuite, » le visage s'épanouissait et souriait.

Puis lorsque l'imâm — Dieu l'agrée — et ses collaborateurs se concertaient en secret sur un piège à tendre à l'ennemi, leur secret était éventé. L'imâm avait beau réduire le nombre de ceux avec qui il se concertait, le secret était toujours éventé. Il en usa ainsi jusqu'à rester seul avec son vizir Marwaz ibn 'Imrân. Alors il leur dit : « Battez en retraite : je n'assiégerai pas la ville avec un seul homme. » Il s'en retourna au Djebel Nafûsa, désespérant de prendre la ville d'assaut. Il resta un temps dans le Djebel, donnant maintes preuves de sa science, de son indulgence, de son endurance, de sa patience et de son souci des affaires des Musulmans.

Nous avons appris que deux hommes vinrent porter leur querelle devant lui au Djebel Nafûsa. Le défendeur demanda un verdict, mais l'imâm refusa et ne voulut pas rendre de verdict. Le Nafûsî dit alors : « Que dit ce citadin ? » (il désignait ainsi l'imâm — Dieu l'agrée —). L'imâm demanda alors à ceux qui siégeaient auprès de lui : « Ibn Maght'îr (68) est-il là ? — Non », lui répondit-on. L'imâm dit alors aux plaideurs : « Remis à demain. » Le lendemain le demandeur amena de force le défendeur, mais l'imâm s'abstint encore de rendre un verdict comme il l'avait fait la première fois et dit à ceux qui siégeaient auprès de lui : « Ibn Maght'îr est-il là ? — Non, répondirent-ils. — Remis à demain », dit-il alors. Il en fut de même le troisième jour : l'imâm leur dit : « Remis à de-

main. » Le quatrième jour, le demandeur amena le défendeur et lui fit demander un verdict à l'imâm qui refusa. « Que dit ce citadin ? » dit-il alors. L'imâm demanda à ceux qui siégeaient auprès de lui : « Ibn Maght'îr est-il là ? » Ibn Maght'îr était assis à l'extrémité du groupe emmitouflé dans ses vêtements ; l'imâm n'avait pas fini de parler qu'il bondissait sur l'homme et le tenait renversé sous son genou ; l'homme poussait des cris et disait : « Au secours, à l'aide, ô Prince des Croyants ! » L'imâm le fit relâcher ; il demanda un verdict, l'imâm le rendit, arbitra leur différend et n'eut plus à souffrir de la sottise de cet homme.

Second schisme des Ibâd'ites (69)

Plus d'un de nos compagnons a rapporté que, lorsque l'imâm — Dieu l'agrée — voulut partir pour Tâhart, un groupe d'habitants de Tripoli se réunit pour lui demander de mettre quelqu'un à leur tête. L'imâm — Dieu l'agrée — voulut mettre à leur tête l'un de ses vizirs, mais cela ne leur plut pas et ils voulurent que l'imâm — Dieu l'agrée — leur donnât pour chef son vizir as-Samh' ibn 'Abd al-A'lâ — Dieu les agrée tous deux — et le lui demandèrent, constatant l'amitié que l'imâm lui portait, la préférence qu'il nourrissait à son égard et le magnifique éloge qu'il faisait de lui; c'était [en outre] le fils de leur ancien imâm Abû'l-Khat't'âb — Dieu l'agrée —. Lorsque l'imâm 'Abd al-Wahhâb eut connaissance de leurs vues sur as-Samh', il lui fut pénible de se séparer de lui et il voulut conserver son aide : « Groupements des Musulmans, dit-il, vous savez qu'as-Samh' est mon vizir, l'homme qui a le plus de sympathie pour moi et qui me donne les meilleurs conseils ; je ne voudrais pas me séparer de lui. Mais puisque vous voulez que je fasse de lui votre gouverneur, je vous ferai passer avant moi-même et vous le donnerai pour gouverneur. » L'imâm — Dieu l'agrée — leur fit ses adieux et partit en direction de Tâhart, laissant as-Samh' comme gouverneur de la région de Tripoli. Celui-ci se conduisit parfaitement à l'égard de ses administrés, usa d'équité dans l'exercice de son autorité, se garda de leur imposer des

charges trop lourdes et leur fit du bien, tout en se soumettant au pouvoir de l'imâm 'Abd al-Wahhâb, en lui donnant des conseils à propos de ses sujets et en se montrant satisfait de lui. Lorsqu'as-Samh' fut sur le point de mourir, ses principaux collaborateurs se réunirent autour de lui : il avait en effet désigné à Tripoli et dans les environs de nombreux agents qui travaillaient sous ses ordres. « Donne-nous des recommandations et des ordres — Dieu te fasse miséricorde — lui dirent-ils ; nous t'obéirons après ta mort comme nous t'obéissions de ton vivant. Ne nous laisse pas sans direction : Dieu t'en récompensera de notre part et de celle de l'imâm. — Je vous recommande, comme je me recommande à moi-même, répondit as-Samh', de craindre Dieu, de vous conformer aux ordres qu'Il vous a donnés, de vous abstenir de ce qu'Il vous a interdit, d'obéir à votre imâm 'Abd al-Wahhâb, de le soutenir tant qu'il restera fidèle au droit qui a été celui de vos ancêtres et de mener la Guerre Sainte contre quiconque s'opposera à lui. » Puis il mourut — sur lui la miséricorde de Dieu.

Lorsqu'as-Samh' fut mort, sa disparition eut un grand retentissement dans la population. Il laissait un fils nommé Khalaf. La popularité d'as-Samh' était considérable : on vantait sa conduite, on le portait aux nues. Aussi le populaire, ceux qui ne voient pas loin en matière de religion et qui ne connaissent rien des affaires des Musulmans, décida-t-il de confier le pouvoir à Khalaf ibn as-Samh' pensant que le Prince des Croyants — Dieu l'agrée — se déclarerait d'accord sur ce choix. Mais quelqu'un qui possédait la science religieuse et avait des vues plus élevées n'accepta pas cette manière de voir et dit : « Il ne convient pas que vous préveniez la décision de votre imâm en ce qui concerne le règlement de vos affaires. — Nous allons lui confier le pouvoir, répondirent-ils ; si le Prince des Croyants se montre satisfait, [les choses resteront en l'état] ; sinon, nous le révoquerons. » Mais les gens de bien s'opposèrent à cette manière de faire ; on trouvait parmi eux Abû'l-Munib Ismâ'îl ibn Darrâr al-Ghadâmsi et Abû'l-Hasan Ayyûb (70) représentant de l'imâm — Dieu l'agrée — au

Djebel Nafûsa, ainsi que tous les notables vers qui se tournaient les regards parmi les gens de la secte musulmane. Le populaire s'obstina à vouloir confier le pouvoir à Khalaf et le fit. Une lettre fut envoyée à l'imâm — Dieu l'agrée — à Tâhart pour lui annoncer la mort de son représentant as-Samh' — Dieu l'agrée — et la nomination de son fils Khalaf. « Si le Prince des Croyants, ajoutait-on, approuve notre initiative, [les choses resteront en l'état]; sinon, nous abandonnerons Khalaf et nous lui enlèverons la charge de nos affaires. » Lorsque l'imâm — Dieu l'agrée — reçut le message des gens de Tripoli qui lui annonçait la mort de son gouverneur as-Samh', la nomination par certaines personnes de son fils Khalaf et l'opposition qu'y faisaient les gens de bien, il leur écrivit en réponse :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Le « Prince des Croyants 'Abd al-Wahhâb à la communauté « musulmane de la région de Tripoli. Je vous ordonne de « craindre Dieu, de vous conformer aux ordres qu'Il vous « a donnés et de vous abstenir de ce qu'Il vous a défendu. « J'ai pris connaissance de ce que vous m'avez écrit sur « la mort d'as-Samh', son remplacement par Khalaf à « l'instigation de quelques-uns et l'opposition des gens de « bien à cette façon de faire. Ceux qui ont porté Khalaf « au pouvoir sans l'agrément de l'imâm ont dévié de la « ligne de conduite des Musulmans ; ceux qui ont refusé « de le porter au pouvoir ont vu juste. Dès que vous par- « viendra ma lettre, que chacun des agents qu'avait nom- « més as-Samh' reprenne le poste qui lui ayait été confié, « à l'exception de Khalaf ibn as-Samh' jusqu'à ce qu'il « reçoive mes ordres. Repentez-vous devant votre Maître « et méditez en vous repentant : peut-être trouverez-vous « le bonheur. »

Quand la lettre de l'imâm parvint à Tripoli, la population se réunit pour l'entendre lire et y trouva la condamnation de ceux qui avaient porté Khalaf au pouvoir, l'approbation de ceux qui n'avaient pas été d'accord pour le nommer et l'ordre de l'imâm que tous les agents reprennent leur poste, sauf Khalaf ibn as-Samh'. Une lettre fut

adressée à l'imâm pour lui demander une seconde fois d'approuver la nomination de Khalaf. Il répondit : « Ce que vous me demandez n'est pas possible en raison de ce que Dieu exige de moi. Si cela m'avait été possible, je vous l'aurais accordé. Repentez-vous de ce que vous avez fait. » L'imâm adressa à Khalaf une lettre personnelle où il lui ordonnait de craindre Dieu, d'abandonner les affaires des Musulmans et d'y renoncer, prononçait l'anathème contre quiconque lui fournirait des subsides pris sur son propre bien, et contre Khalaf lui-même, s'il les acceptait avant d'avoir abandonné les affaires des Musulmans. Puis l'imâm — Dieu l'agrée — consacra tous ses efforts à veiller aux affaires des Musulmans. Il adressa une lettre à quelques-uns des membres de la communauté des Musulmans qui se trouvaient à Tripoli et une seconde lettre avec la nomination de Khalaf comme gouverneur ; il leur ordonna de remettre à Khalaf la première lettre qui contenait sa destitution ; si, l'ayant lue, il abandonnait les affaires des Musulmans et y renonçait, obéissait à son imâm et ne manifestait aucune ambition, ils devaient lui remettre la seconde lettre qui contenait sa nomination comme gouverneur ; si au contraire, ayant reçu la première lettre où figurait sa destitution, il refusait de se démettre, ils devaient l'abandonner à son égarement et à son erreur en attendant que Dieu fît justice, car Il est le meilleur des juges.

Quand les lettres de l'imâm — Dieu l'agrée — parvinrent à Tripoli, on remit à Khalaf ibn as-Samh' celle qui contenait sa destitution ; l'ayant lue et comprise, il le prit de haut, refusa de se démettre et persista à s'en tenir à la désignation des ignorants. Les Musulmans l'abandonnèrent à son égarement et à son erreur jusqu'à ce que Dieu fît justice car Il est le meilleur des juges. Quant à ceux qui avaient nommé Khalaf, lorsqu'ils reçurent la lettre de l'imâm — Dieu l'agrée —, surent que leur initiative et le fait de s'y tenir leur faisaient encourir l'anathème, que l'imâm ne pouvait pas approuver leur conduite et leur interdisait de fournir à Khalaf des subsides pris sur leurs propres ressources, ils furent fort mécontents et dépités ;

ils se réunirent et adressèrent une lettre en Orient à Abû Sufyân Mah'bûb ibn ar-Rah'îl, qui était alors le chef des gens de la secte et le chef de file des communautés orientales depuis l'extinction de la génération d'ar-Rabî' ibn H'abîb, ainsi qu'à Abû Ghassân Makhlad ibn al-'Amrad, à Abû'l-Muhâjir et à Abû Ayyûb Wa'il. Après avoir reçu cette lettre, Abû Sufyân Mah'bûb ibn ar-Rah'îl — Dieu l'agrée — leur répondit en condamnant ceux qui avaient confié le pouvoir à Khalaf, en approuvant ceux qui ne l'avaient pas fait et en leur ordonnant de suivre leur imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée —. Lorsque cette réponse leur parvint, ils la laissèrent de côté et n'en tinrent pas compte, puisqu'elle ne concordait pas avec leurs idées. Ils se mirent à chercher de bonnes raisons et prétendirent que 'Abd al-Wahhâb n'était pas leur imâm, sans pourtant alléguer aucun fait nouveau ni aucune innovation condamnable, mais que leur imâm était Khalaf, et cela après avoir demandé à l'imâm d'approuver ce qu'ils avaient fait en confiant le pouvoir à Khalaf ; ils prétendirent encore qu'il y avait des zones distinctes pour 'Abd al-Wahhâb, qu'il était dans une zone et eux dans une autre. Il n'y eut entre eux et nous qu'une seule question, celle de la reconnaissance de l'imâmat de 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée —; nous mentionnerons leurs arguments et leur réfutation dans le livre du schisme des Ibâd'ites, s'il plaît à Dieu.

Nomination comme gouverneur d'Abû 'Ubaïda 'Abd al-H'amîd - sur lui la miséricorde et la satisfaction de Dieu - et sa lutte contre Khalaf le méchant, fils le l'homme de bien

Tous nos compagnons ont rapporté que le gouverneur nommé par 'Abd al-Wahhâb – Dieu l'agrée — fut Abû'l-Hasan Ibn Ayyûb, mais son destin s'abattit sur lui et il mourut ; c'était l'un des agents d'exécution qui avaient désapprouvé la conduite de Khalaf. Les Nafûsa adressèrent un message à l'imâm — Dieu l'agrée — pour l'informer de la mort de leur gouverneur et lui demander de leur en donner un autre. L'imâm leur fit dire de choisir

parmi eux le plus méritant et le plus digne de s'occuper des affaires des Musulmans et de le lui désigner nommément pour qu'il le place à leur tête. Dans une seconde lettre, ils firent savoir à l'imâm que personne ne convenait mieux qu'Abû 'Ubaïda 'Abd al-H'amîd (71), originaire d'Ijnâûn (72). L'imâm — Dieu l'agrée — leur fit dire de le placer à leur tête d'après son ordre et son avis. Dès que les conseils et les ordres de l'imâm les eurent atteints, les Nafûsa se réunirent et envoyèrent à Abû 'Ubaïda un message où ils lui disaient : « Le Prince des Croyants nous « ordonne de te placer à notre tête et de te donner pou- « voir sur nous, à condition que, dans tes décisions à notre « égard, tu te conformes au Livre de Dieu, à la Tradition « de son Prophète — sur Lui le salut — et aux exemples « des gens de bien. » Ayant entendu cela, Abû 'Ubaïda s'écria: « Je ne suis qu'un pauvre homme! Je ne suis qu'un pauvre homme ! Je ne suis pas capable de prendre en mains les affaires des Musulmans. » Les Nafûsa adressèrent un nouveau message à l'imâm l'informant qu'Abû 'Ubaïda avait dit : « Je ne suis qu'un pauvre homme! Je ne suis qu'un pauvre homme ! » L'imâm — Dieu l'agrée — leur envoya une lettre où il leur ordonnait de le prendre comme gouverneur et leur faisait ce serment : « Par Allâh en Arabe, par Radîr en langage citadin, par Akuch en berbère, par Izâ en abyssin (73) je ne confierai les affaires des Musulmans qu'à l'homme qui dit : « Je ne suis qu'un pauvre homme ! Je ne suis qu'un pauvre homme ! »

L'imâm écrivit à Abû 'Ubaïda pour lui ordonner de prendre en charge les affaires des Musulmans : il lui disait : « Si tu es faible de corps, prends en charge les affaires des Musulmans ; Dieu fortifiera ton corps. Si ta faiblesse est du côté de la science, tu as auprès de toi Abû Zakariyyâ' Yaçlitan at-Tawkînî (74). Si ta faiblesse est du côté de l'argent, le trésor public des Musulmans te servira de richesse. »

Après avoir reçu la lettre de l'imâm — Dieu l'agrée — et s'être réunis, les Nafûsa envoyèrent un message à Abû 'Ubaïda, lui disant : « Tu n'as pas d'autre issue que de prendre en charge les affaires des Musulmans et d'obéir à

ton imâm. — Accordez-moi un délai, répondit-il, pour que je consulte une vieille femme. » Abû 'Ubaïda partit consulter une vieille femme connue pour sa science, sa bonne éducation et sa piété. Arrivé auprès d'elle, il lui dit : « Le Prince des Croyants m'a envoyé dire qu'il voulait me confier le commandement du Djebel. Qu'en penses-tu ? Que me conseilles-tu ? — Y a-t-il dans la communauté des Nafûsa, répondit-elle, quelqu'un de plus méritant et de plus sensé que toi ? — En ce qui concerne les affaires humaines, non, répondit-il. — En ce cas, dit-elle, prends en charge les affaires des Musulmans, de peur que Dieu ne disloque tes os dans la géhenne. » Le narrateur poursuit : Abû 'Ubaïda revint trouver l'assemblée des Nafûsa et accepta devant elle de prendre en charge les affaires des Musulmans ; ils le mirent à leur tête, se disant les uns aux autres : « Allons lui rendre visite : sa protection vaut mieux pour nos têtes que nos turbans. »

Une fois investi de sa charge, Abû 'Ubaïda se montra excellent en tous points ; quant à Abû Zakariyyâ', dont nous avons parlé, nous avons appris qu'il était pieux et méritant. Nous avons appris aussi que l'un de ses amis d'Orient voulait rendre visite à ses coreligionnaires ; il passa par le Djebel et examina la population avec le plus grand soin, puis alla trouver l'imâm à Tâhart. Arrivé là, il examina la population avec la plus grande attention. Les gens de Tâhart l'interrogèrent sur le Djebel et les Nafûsa. Il leur répondit : « Le Djebel est Abû Zakariyyâ' et Abû Zakariyyâ' est le Djebel ; quant à Abû Mirdâs il ressemble à la gazelle, ne songeant qu'à sa personne ; pour Abû'l-'Abbâs, quel excellent jeune homme ! » Lorsqu'il revint de Tâhart au Djebel, les Nafûsa l'interrogèrent sur les gens de Tâhart ; il leur répondit : « Il n'y a là-bas que l'imâm et son vizir. » Il désignait ainsi 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — et son vizir Marwaz ibn 'Imrân.

Nous avons appris qu'Abû-Mirdâs (75) s'occupa de sa vie future au point de négliger ce bas monde ; il était pauvre. Une fois il envoya un homme demander pour lui la main d'une femme ; l'homme fit le tour du Djebel s'enquérant et cherchant une femme à marier, mais il n'en trouva qu'une qui était possédée. Il lui apprit qu'Abû Mirdâs l'avait envoyé en quête d'une femme à marier ; elle se déclara prête à l'épouser. Il fit son rapport à Abû Mirdâs qui lui dit : « Arrange mon union avec elle, puisqu'elle m'a choisi. » Le narrateur poursuit : « L'homme négocia l'union et Abû Mirdâs resta longtemps avec elle : elle fut par la suite l'une des plus vertueuses, des plus belles et des plus célèbres parmi les femmes des Nafûsa.

Suite du récit : Lorsque Khalaf ibn as-Samh' apprit que l'imâm — Dieu l'agrée — avait confié le pouvoir à Abû 'Ubaïda, il le prit de haut, fit le fier, se gonfla d'orgueil et envoya secrètement des bandes armées et des brigands contre les gens de la secte, la secte des Musulmans qui se rangeaient sous l'autorité d'Abû 'Ubaïda. Alors Abû 'Ubaïda lui fit dire de cesser ses incursions contre ses administrés : il pouvait adopter l'attitude qu'il voulait et se dresser contre son imâm, mais qu'il s'abstînt de lancer des incursions contre la communauté des Musulmans. Khalaf n'accepta pas ces remontrances et n'en tint pas compte. Abû 'Ubaïda envoya alors un messager à l'imâm — Dieu l'agrée — pour le mettre au courant et lui dire : « Khalaf ibn as-Samh' a lancé contre nous de violentes attaques et a mis des troupes en campagne ; donne-moi la permission, ô Prince des Croyants, d'organiser la défense. » Le narrateur poursuit : L'imâm — Dieu l'agrée — répondit d'user de douceur et de conciliation autant que possible : mais si Khalaf les attaquait à l'improviste, qu'ils se défendent. Ils restèrent dans cette situation pendant un certain temps. Puis l'imâm — Dieu l'agrée — fut la proie de son destin et mourut — sur lui la miséricorde et la satisfaction de Dieu.

Gouvernement d'Aflah' ibn 'Abd al-Wahhâb - Dieu l'agrée

Quand 'Abd al-Wahhâb fut mort à Tâhart, alors que l'ennemi établi en face de Tâhart exerçait une forte pression, la communauté des Musulmans se tourna aussitôt vers son fils Aflah' et lui confia le pouvoir le jour même ;

il était d'un naturel heureux. Dieu rétablit le calme dans le pays et le préserva du désordre.

Lorsqu'Abû 'Ubaïda apprit que l'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — était mort et que les Musulmans lui avaient donné pour successeur son fils Aflah' — Dieu l'agrée —, il écrivit à l'imâm Aflah' pour lui demander conseil au sujet de Khalaf et solliciter la permission d'organiser la défense. Aflah' lui recommanda comme son père — Dieu les agrée tous deux — d'user de patience, de bonté et de douceur tant que Khalaf et les siens ne l'attaqueraient pas par surprise.

Quand Khalaf apprit la mort de l'imâm 'Abd al-Wahhâb et l'accession au pouvoir de son fils Aflah', il se mit à couvert, se tint à l'écart et se retrancha avec ses partisans en un lieu nommé Tîmtî (75). De là il lança des attaques contre ceux qui étaient sous l'autorité de l'imâm — Dieu l'agrée. — Ses gens se mirent à prendre les biens, à piller les maisons et à tuer les hommes ; un certain nombre d'entre eux furent tués par suite de la confusion qui régna autour de la résidence d'Abû 'Ubaïda car ils furent pris pour des gens de l'armée d'Abû 'Ubaïda. Ensuite il se concilia un grand nombre de gens parce que les terres qu'il avait à sa disposition étaient fertiles, tandis que celles dont disposait Abû 'Ubaïda — Dieu lui fasse miséricorde — ne produisaient rien. Il avait avec lui des gens qui cherchaient de quoi vivre, n'avaient d'autre ambition que ce bas monde et acceptaient ses vues et ses innovations. Par la suite il se mit en marche avec ses troupes pour rencontrer Abû 'Ubaïda et les Musulmans ses partisans, puisqu'il les voyait peu nombreux, alors que lui se trouvait en force, avec l'intention de les anéantir. [Abû 'Ubaïda] 'Abd al-H'amîd en eut vent et ordonna aux siens de se mettre en campagne ; ils le firent et allèrent prendre position à distance du Djebel. Lorsque l'armée de Khalaf fut proche de celle d'Abû 'Ubaïda, Khalaf envoya en avant un parti de cavalerie d'environ quatre cents hommes, parmi lesquels ses frères, ses affranchis et ses esclaves. 'Abd al-H'amîd ne s'en aperçut qu'un jour où il tomba sur eux par hasard. Ses partisans et lui campaient avec leurs familles. Voyant

cela, 'Abd al-H'amîd alla trouver ses gens pour éviter qu'ils ne se livrent à aucun acte de violence et s'abstinssent de tout engagement, tant que l'on ne savait pas ce que voulaient ces cavaliers. 'Abd al-H'amîd et les siens se tinrent sur la réserve jusqu'au moment où les cavaliers se livrèrent à une incursion contre un village qui se trouvait au voisinage des troupes d'Abû 'Ubaïda et portait le nom d'Adraf (77) ; il faisait partie du territoire que 'Abd al-H'amîd avait à cœur de défendre et qu'il contrôlait. Les cavaliers ne se gênèrent pas pour piller, firent main basse sur les biens et tuèrent tous les villageois et les soldats qu'ils purent. Nous avons appris que ces cavaliers mirent à mal environ dix des partisans d'Abû 'Ubaïda. Eclairé sur leurs mauvaises intentions et leur iniquité, Abû 'Ubaïda donna l'ordre aux Musulmans d'attaquer ouvertement ces cavaliers : 'Abd al-Hamîd et ses partisans se lancèrent contre eux, les mirent en fuite et en tuèrent un grand nombre ; les compagnons de 'Abd al-H'amîd voulaient les poursuivre, mais il s'y opposa et se montra magnanime envers les vaincus. Constatant la déroute des siens, Khalaf regagna avec ses troupes l'endroit d'où il était parti, Timti, et s'y fortifia. 'Abd al-H'amîd regagna sa résidence et ordonna à ses compagnons de retourner chez eux, pensant qu'après cela ces gens ne lui voudraient plus de mal.

Puis il envoya à Khalaf un message où il lui disait : « Tu as fait ce que tu as fait, mais à quoi bon en venir aux mains ? Reste chez toi, je resterai chez moi. » Khalaf s'insurgea là-contre et ordonna aux siens de ne point interrompre leurs attaques contre les gens de l'obédience d'Abû 'Ubaïda, de piller les biens, de tuer les individus et de faire tout le mal qu'ils pourraient. Khalaf s'en tint à cette façon de faire pendant un an environ. Comme le nombre de ses partisans était grand ; il se mit en campagne pour rencontrer Abû 'Ubaïda et les Musulmans ses partisans. Abû 'Ubaïda ordonna aux siens de partir en guerre ; ils le firent et prirent position à distance du Djebel. Il n'avait avec lui que peu de monde, mais des gens décidés à mourir pour leur idéal. Peu leur importait d'être nombreux ou non ; leur seul désir était de faire ce qu'ils pourraient. Certains

des nôtres ont rapporté qu'ils étaient sept cents hommes; d'autres que leur nombre était celui des Musulmans à Badr, soit trois-cent-treize hommes. Khalaf s'avança avec ses troupes, tout émerveillé d'être accompagné d'une pareille multitude, mais ne sachant pas que Dieu est avec ceux qui Le craignent et font le bien. L'armée de Khalaf comptait quarante mille hommes. Khalaf envoya deux messagers à Abû 'Ubaïda pour lui ordonner de répudier l'autorité d'Aflah' et de se rallier à son autorité, à lui Khalaf. Les deux envoyés se présentèrent devant Abû 'Ubaïda et l'exhortèrent à obéir à Khalaf et à refuser obéissance à Aflah' — Dieu l'agrée — ; Abû 'Ubaïda se mit à discuter sur la question des imâms et leur dit : « L'imâm 'Abd al-Wahhâb — Dieu l'agrée — et son fils Aflah' — Dieu l'agrée — ont-ils introduit une innovation quelconque qui vous donne le droit de répudier leur autorité ? » Et il leur opposa l'obéissance dont fit preuve as-Samh' jusqu'à sa mort envers 'Abd al-Wahhâb — Dieu les agrée tous deux. — Ils alléguèrent le fait que les deux territoires étaient séparés ; Abû 'Ubaïda leur répondit : « As-Samh' est toujours resté obéissant malgré la séparation des territoires. » L'un des deux envoyés dit alors : « Nous craignons que, si tu refuses d'obéir à cet homme, le sang ne coule en abondance. — Qu'y a-t-il de plus grave, répondit Abû 'Ubaïda : faire couler le sang ou ne pas rester fidèle à la religion de Dieu Très Haut ? — Faire couler le sang, reprit l'homme. — S'il en était comme tu viens de dire, répondit Abû 'Ubaïda, il faudrait mettre à part les gens du Fleuve et autres qui se sont soumis aux oppresseurs noirs et les gens du Palmier, Abû Bilâl et ses compagnons, 'Abd Allâh ibn Yah'yâ, son père H'amza et leurs compagnons (78), Abû'l-Khat't'âb et les Musulmans qui l'ont suivi, Abû-H'âtim et ses partisans — Dieu les agrée tous — ; il suffirait que deux d'entre eux soient réunis pour faire pendant à un nombre considérable de Musulmans. Or, bien au contraire, en répandant leur sang, ils sont demeurés fidèles à la religion de Dieu ; ils n'ont pas renoncé à rester fidèles à la vérité divine par crainte de verser le sang, mais ils ont été avides de combattre et de tuer dans la voie de

Dieu et ont offert leur sang à la lame des sabres pour donner satisfaction à Dieu. Quant à nous, nous marcherons sur leurs traces, s'il plaît à Dieu, sans vouloir rien changer ni modifier de ce qu'ils ont fait. Pour celui qui a un autre idéal, Dieu décidera entre Lui et nous de par Son équité et Sa perfection ; Il est le meilleur des juges. » Abû 'Ubaïda dit encore aux deux envoyés : « Si l'effusion du sang est chose plus grave à vos yeux que la fidélité à la religion de Dieu Très Haut, pourquoi les hommes se font-ils la guerre? Retournez auprès de votre maître et dites-lui : Aujourd'hui jeudi, laissez-nous tranquilles ; demain vendredi, s'il plaît à Dieu Très Haut, nous jeûnerons en l'honneur de Dieu Très Haut et je monterai avec Khalaf ibn as-Samh' et Abû'l-Munîb Ismâ'îl ibn Darrâr al-Ghadâmsî au sommet de la montagne. Là nous invoquerons Dieu et nous appellerons la malédiction de Dieu sur les menteurs ; il jugera entre vous et nous. Il est le meilleur des juges. » Pendant ce temps les cavaliers ne cessaient d'aller et de venir contre les villages placés sous l'autorité d'Abû 'Ubaïda coupant les vivres, cherchant à profiter de l'inattention pour faire main basse sur le bien d'autrui et tuer. Les deux envoyés retournèrent auprès de Khalaf et lui racontèrent leur entretien avec Abû 'Ubaïda. Il ordonna à ses troupes de se préparer à la rencontre. Quand les deux armées furent proches l'une de l'autre, l'un de ceux qui étaient avec Khalaf s'avança : c'était un partisan de la communauté des Musulmans, et il éprouvait de la compassion pour eux.

Il dit à Abû 'Ubaïda : « Retire-toi à l'écart avec les tiens sur les contreforts de la montagne ; si le sort est avec vous vous aurez obtenu ce que vous espérez et vous serez à l'abri de toute crainte ; si le sort est contre vous, vous vous trouverez dans une position forte et cela ne vous fera pas de mal. » Abû 'Ubaïda dit à ses compagnons : « Voilà un conseil que Dieu a tiré de Ses ennemis. » Puis il leur ordonna de se retirer à l'écart ; ils se hissèrent sur la montagne. Quand Abû 'Ubaïda se fut ainsi retiré à l'écart sur la montagne, Khalaf, pensant que lui et les siens étaient dominés par la lâcheté et la peur de combattre, envoya en

avant ses plus rapides cavaliers et les fit suivre par le gros de son armée. Lorsque les cavaliers arrivèrent en vue d'Abû 'Ubaïda et des Musulmans qui étaient avec lui, Abû 'Ubaïda demanda de l'eau pour ses ablutions ; puis il donna un ordre à des hommes qui formèrent écran devant lui ; alors il procéda à ses ablutions, pria deux *rak'a*-s (79), invoqua Dieu Très Haut et lui demanda de détourner l'élan de ses [adversaires]. Ensuite il dit : « O Toi dont je ne me suis, jamais détourné depuis que j'ai embrassé Ton service, fais que cette troupe ne se disperse pas sous ma main. »

Nous avons appris qu'un homme de l'armée de Khalaf s'avança vers un homme qui se tenait à l'extrémité d'un rang [des troupes] d'Abû 'Ubaïda et lui dit : « Pourquoi restez-vous ainsi debout immobiles ? — C'est pour réciter les louanges de Dieu, répondit l'homme de l'armée d'Abû 'Ubaïda. — A quoi vous servent donc vos armes ? poursuivit le partisan de Khalaf — A nous défendre dans la voie de Dieu, répondit l'autre. — Et contre qui vous défendez-vous ? — Contre ceux qui nous attaquent. » Un autre homme de l'armée d'Abû 'Ubaïda se mit à parler à son compagnon et lui dit : « Qu'est-ce que tu as à lui parler gentiment ? — C'est parce que j'aspire à la paix, répondit l'autre, et que j'espère retarder la venue du mal, ô mon frère. »

Les deux lignes de bataille se rapprochèrent l'une de l'autre et cela se passait le soir du jeudi 13 Rajab de l'année 221 (2 juillet 836) après l'hégire du Prophète — sur Lui la prière et le salut. — La rencontre eut lieu, la lutte fut acharnée. Il y avait dans la troupe d'Abû 'Ubaïda un guerrier courageux et habile à manier la lance qui se nommait al-'Abbâs et était le frère d'Ayyûb ibn al-'Abbâs. Abû 'Ubaïda le regarda frapper au milieu de nuées de cavaliers ; il les mettait en fuite à droite et à gauche et protégeait la droite, le centre et la gauche [des siens]. Abû 'Ubaïda lui dit alors — et cela prit à mes yeux la valeur d'un jugement du Ciel (?) — : « Voilà un poignet que ne dévorera pas le feu [de l'enfer] ! » Il voulait ainsi parler d'al-'Abbâs.

On raconte aussi d'al-'Abbâs qu'il donna un coup de sabre à un homme dont la tête vola. Al-'Abbâs dit à la tête au moment où elle s'envolait : « Au feu ! — Mauvaise direction ! » répondit la tête. Or l'homme était renommé pour sa piété et sa dévotion, ce qui fit dire [à al-'Abbâs) : « Voilà un corps auquel on avait longtemps promis le paradis et que dévorera le feu [de l'Enfer] ; nous appartenons à Dieu et nous lui faisons retour. »

Nous avons appris qu'un des compagnons d'Abû 'Ubaïda lança un javelot dans la troupe de Khalaf et atteignit un adversaire ; le javelot le traversa de part en part et alla se ficher en terre derrière lui, tandis que l'homme tombait raide mort. Par la suite on construisit en cet endroit un oratoire encore connu de nos jours. La mort fit des ravages parmi les partisans de Khalaf ; ils prirent la fuite, laissant de nombreux morts. Abû 'Ubaïda défendit à ses compagnons de poursuivre les fuyards et d'achever les blessés et se montra magnanime envers les vaincus — Dieu le lui rende. — Khalaf et ce qui lui restait de partisans se retirèrent à Tîmtî. Il en fit expulser tous les Nafûsa et autres partisans d'Abû 'Ubaïda qui s'y trouvaient ; il expulsa ainsi par erreur bon nombre de ses partisans. Il fixa un délai de trois jours au bout duquel il ne répondrait plus de la vie ni des biens de quiconque serait encore là. Il expulsa de leur demeure et de leur patrie et contre leur gré les orphelins, les miséreux, les veuves et les innocents. Lorsque Dieu les eut mis en déroute, bon nombre des partisans de Khalaf, Nafûsa et autres, se séparèrent de lui et se mirent à rallier Abû 'Ubaïda et à faire amende honorable auprès de lui ; il acceptait leur repentir et eux s'éloignaient de Khalaf.

Nous avons appris que parmi ceux qui venaient faire amende honorable auprès de lui se trouvait un homme qui avait vaillamment combattu. « Je fais amende honorable, ô Abû 'Ubaïda, dit-il. — Tu fais amende honorable, répondit Abû 'Ubaïda ; puisse Dieu te pardonner. » Il en vint un autre qui avait pris sa décision en toute conscience et connaissance de cause. « Je fais amende honorable, ô Abû 'Ubaïda, dit-il. — A moins qu'elle ne soit fermée ensuite,

ô Ibn Tajima », répondit Abû 'Ubaïda ; il voulait parler de la porte du repentir. Dieu affaiblit ainsi la force offensive de Khalaf : il ne bougea plus jusqu'à sa mort, mais persista dans sa dissidence et son égarement. Vint ensuite son fils, mais il ne bougea pas davantage : il se retira à Djerba et y chercha refuge : nous rapporterons ses faits et gestes et la fin de son histoire lorsque nous en viendrons à lui, s'il plaît à Dieu.

Par la suite l'imâm Aflah' — Dieu l'agrée — étendit son pouvoir à droite et à gauche, exerça sa fonction d'imâm avec autorité et ses affaires prospérèrent. Nous avons appris que quatre cercles (80) siégeaient en sa présence pour s'instruire auprès de lui des différentes disciplines de la science, avant même qu'il eût atteint la puberté ; il acquit une haute compétence en mathémathique et en astrologie. On raconte à son sujet qu'une nuit, étant assis à côté de sa sœur, il lui dit : « Dis donc ! Si nous trouvions par le calcul quel animal sera égorgé le premier demain au marché, s'il plaît à Dieu ? » Ils firent le calcul et Aflah' dit : « La première bête qui sera égorgée au marché sera une vache rousse, portant un veau marqué au front d'une tâche blanche. — Tu as raison, dit la sœur ; ce sera une vache rousse portant un veau, mais ce que tu as vu de blanc, c'est le bout de la queue enroulée autour du front et que tu as pris pour une tâche blanche sur le front, alors que c'est seulement le bout de la queue. »

Par la suite Abû 'Ubaïda 'Abd al-H'amid devint la proie de son destin et mourut — sur lui la miséricorde de Dieu — et l'imâm — Dieu l'agrée — nomma al-'Abbâs gouverneur des Nafûsa qui n'espéraient que du bien de lui en raison de l'invocation en sa faveur, du cheikh Abû 'Ubaïda : « Voilà un poignet que ne dévorera pas le feu [de l'Enfer]. » Al-'Abbâs, une fois nommé, se montra excellent et demeura dans la voie de ses compagnons jusqu'à sa mort — Dieu lui fasse miséricorde.

(*A suivre*)

NOTES

(1) Exactement : « les gens de l'appel » (*Ahl ad-da'wa*).

(2) On sait que le noir était la couleur des 'Abbâsides.

(3) Sur les Çufrites, autre secte khârijite, voir *E.I.* 1, IV, 521.

(4) Il s'agit ici de l'avant-nom (*Kunya*) qui précède en général le prénom en langue arabe.

(5) Sur Ibn Qutaïba, voir *E.I.* 1, II, 423 et Brockelmann, *G.A.L.*, I, 124, et *Suppl.* I, 187.

(6) Sur Jâh'idh', voir *E.I.* 1, II, 1028 ; Brockelmann, *G.A.L.*, I, 158 et Ch. Pellat, *Le milieu basrien dans la formation de Gâhiz*, Paris, 1953.

(7) Chosroès Anuchirwân (531-578). Cf. R. Basset, *La Bordah du cheikh el-Bousiri*, Paris, 1894, p. 51.

(8) Mûbadhân : nom persan qui signifie : « grand prêtre des adorateurs du feu ; Grand Juge des Perses ». Cf. Ibn Khaldûn, *Prolégomènes*, trad. de Slane, I, 80, note 2.

(9) Le feu sacré des Persans. Cf. R. Basset, *op. cit.*, p. 54.

(10) Cf. R. Basset, *ibid.*

(11) Yamâma : Région de l'Arabie centrale ; v. *E.I.* 1, IV, 1218.

(12) Al-H'îra : ville de Basse-Mésopotamie, résidence des princes lakhmides. V. *E.I.* 1, II, 334.

(13) Mu'ta : Localité au Sud de la Mer Morte ; v. *E.I.* 1, III, 826.

(14) Ja'far ibn Abî T'âlib : cousin du Prophète, tué en expédition contre les Byzantins en 629. V. *E.I.* 1, I, 1021.

(15) « L'homme au bâton » (*Çâh'ib ăl-hirâwa*) : d'après Ibn Mandh'ûr, *Lisân al-'Arab*, XX, 236, pénult., ce personnage n'est autre que le Prophète Muh'ammad.

(16) La légende de Sat'îh', avec les vers qu'improvise 'Abd al-Masîh', se trouve déjà dans Ibn 'Abd Rabbîh (m. 328/940), *al-'Iqd al-farîd*, au Chap. des *Wufûd* (Députations ou missions), éd. du Caire, 1359/1940, I, 272-274. Elle sera reproduite par la suite par Abû'l-Fidâ (m. 732/1331), *Ta'rikh* (*al-Mukhtaçar fî akhbâr al-bachar*), au Chap. de la *Vie de l'Envoyé d'Allâh* (éd. de Bûlâq, 1286 H., I, 116-117 ; éd. du Caire, 1325 H., I, 110-1113, éd. à part avec trad. française et notes, par A. Noël des Vergers, sous le titre : « *Vie de Mohammed* » *d'Abou 'Iféda*, Paris, 1837, pp. 2-4 (reproduit par G.-H. Bousquet, *Les classiques de l'islamologie*, Alger, 1950, p. 10. — Ibn Khaldûn en donne un résumé, sans vers, dans les *Prolégomènes*, trad. de Slane, I, 224. — Sur Sat'îh' et sa légende, cf. E.I., 1, IV, 189-190 (art. de G. Levi Della Vida).

(17) *Cor.*, V, 54 ; tr. Blachère, II, 1129 (n° 116, 59/54).

(18) Al-Mughîra ibn Chu'ba : sur ce personnage, v. *E.I.* 1, III, 683.

(19) Zaïd ibn Aslam : le nom de ce traditionniste est mentionné dans Tabari, *Chroniques*, tr. H. Zotenberg, III, 539, Paris, 1958.

(20) *Cor.*, XLVII, 16 ; trad. Blachère, II, 1053 (n° 110, 16).

(21) Les *Muhâjirûn* sont les Croyants qui ont suivi Muh'ammad de la Mekke à Médine ; les *Ançâr* sont les Médinois qui ont fait cause commune avec le Prophète dès son arrivée dans leur ville.

(22) Lawâta : tribu berbère dont le domaine s'étendait jusqu'aux oasis égyptiennes. V. Ibn Khaldûn, *Hist. des Berb.*, I, 231 et suiv.

(23) 'Amr ibn al-'Aç : le conquérant musulman de l'Egypte. V. *E.I.* 2, I, 464.

(24) Al-'Abbâs ibn Mirdâs as-Sulamî : sur ce poète, voir *E.I.* 2, I, 12.

(25) H'unaïn : bataille livrée par le Prophète contre la tribu des Hawâzin, à peu de distance de la Mekke, en 630, et au cours de laquelle les Musulmans commencèrent par prendre la fuite. — Cf. *E.I.* 1, II, 356-7 (art. de H. Lammens).

(26) 'Uthmân ibn 'Affân : le troisième calife, assassiné en 656.

(27) *Cor.*, V, 54 ; trad. Blachère, II, 1129 (n° 116, 59/54).

(28) Ibn Mas'ûd : compagnon du Prophète et traditionniste : v. *E.I.* 1, II, 428.

(29) *Cor.*, XLVII, 38 ; trad. Blachère, II, 854 (n° 98, 40/38).

(30) Il doit être entendu que, tout au long du texte d'Abû Zakariyyâ', le mot *Musulmans* désigne les Ibâd'ites et eux seuls.

(31) Sur la lutte d'al-H'ârith et de 'Abd al-Jabbâr, voir Ibn 'Abd al-H'akam, *Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne*, tr. A. Gateau, 2e éd. (Coll. « Bibliothèque Arabe-Française », — Vol. II), Alger, 1948, p. 140-143.

(32) Voir note précédente.

(33) Abû Ja'far al-Mançûr : le deuxième calife 'abbâside qui régna de 754 à 775 ; v. *E.I.* 1, III, 263.

(34) Sur les Urfajjûma, tribu de l'actuel Sud-tunisien, voir la notice d'Ibn Khaldûn, *Hist. des Berb.*, I, 227.

(35) Sur ces événements, voir notamment Ibn Khaldûn, *ibid.*, 219-220.

(36) Raqqâda : c'est l'emplacement où s'élèvera plus tard la résidence princière des Aghlabides.

(37) *Safsari* : pièce d'étoffe qui sert à la fois de manteau et de couverture ; v. Dozy, *Suppl.*, I, 658.

(38) Cf. n. 22.

(39) *Cor.* VII, 38 ; trad. Blachère, II, 615 (n° 89, 36/38).

(40) Kutâma : tribu de Petite Kabylie qui favorisera l'accession au pouvoir des Fâtimides en Ifrîqiya. V. Ibn Khaldûn, *Hist. des Berb.*, I, 291.

(41) V. n. 33.

(42) Ibn al-Ach'ath paraît avoir envoyé un corps de troupes en avant-garde : cf. Ibn al-Athîr, *Annales*, p. 81.

(43) Tâwurghâ : ville de Tripolitaine située sur la côte à l'Est de Tripoli.

(44) 'Abd ar-Rah'mân ibn H'abîb : fils d'un ancien gouverneur d'Ifrîqiya.

(45) Sûf Ajaj : il ne m'a pas été possible d'identifier ce lieu ; il ne doit en tout cas pas être confondu avec la région saharienne du Sûf (El-Oued) qui n'est nullement montagneuse.

(46) L'état de résistance (*wilâyat ad-difâ'*), qui s'accompagne de clandestinité, est juridiquement prévu et précisé par la doctrine ibâd'ite.

(47) Sur le commandement d'Abû H'âtim, v. Ibn Khaldûn, *Hist. des Berb.*, I, 221.

(48) Cf. n. 46.

(49) Abû Kâfir signifie : l'infidèle et forme avec Abû Ja'far un pieux à peu près.

(50) Maghmadâs ou Maghdamâs, lieu qui doit être identifié avec l'actuelle localité de Marsâ Za'afrân, à l'Est de Tripoli. Cf. T. Lewicki, *Etudes ibâdites*, I, 55.

(51) Récit analogue pour la fondation de Kairouan, in Ibn 'Abd al-H'akam, éd. et tr. A. Gateau, 2e éd., Alger, 1948, pp. 64-67.

(52) Même discours plus développé in Ibn Çaghîr, p. 9 ; tr. p. 63-64.

(53) 'Umân ou Omân : province à la pointe Sud-Est de la péninsule arabique.

(54) Même récit des deux ambassades envoyées d'Orient, mais plus détaillé, dans Ibn Çaghîr, p. 10-15 ; tr. p. 65-70.

(55) Allusion au collège des six personnages qui désignèrent le successeur du calife 'Umar, 'Uthmân ibn 'Affân.

(56) Récit très différent dans Ibn Çaghîr, p. 17-20 ; tr., p. 74-77.

(57) « *An yad'a'a awzâr al-h'arb* » : réminiscence coranique : S. 47, v. 5, « Après que la guerre aura déposé son faix. »

(58) Abû Bakr aç-Çiddîq : le premier successeur du Prophète.

(59) Zaïd ibn Thâbit : compagnon du Prophète qui contribua largement à la mise en forme du Coran, cf. *E.I.* 1, IV, 1261.

(60) 'Alî ibn Abî T'âlib : le quatrième calife et gendre du Prophète.

(61) Mu'âdh ibn Jabal : compagnon du Prophète cité à plusieurs reprises par Tabari, *op. cit.* (voir index du t. IV, sub Mo'ads).

(62) *Cor.*, VII, 180 ; trad. Blachère, II, 651 (n° 89, 179/180).

(63) Wâçiliyya : nom souvent donné aux Mu'tazilites, à cause d'un de leurs principaux chefs, Wâçil ibn 'At'â', sur lequel voir *E.I.* 1, IV, 1187.

(64) On est surpris *a priori* de trouver la mention de mu'tazilites dans ce milieu rural si éloigné du centre du monde musulman et même de Kairouan. Néanmoins toutes nos sources ou presque en parlent pour Tâhart aussi bien que pour Kairouan. Sur les mu'tazilites, voir *E.I.* 1, II, 841 et suiv., notamment p. 842 en ce qui concerne l'Afrique du Nord.

(65) La *rak'a* est l'ensemble des gestes rituels de la prière musulmane. Ces gestes sont répétés un nombre variable de fois (de 2 à 4) selon l'heure et les circonstances de la prière. Cf. *E.I.* 1, IV (art. SALAT), 103.

(66) Djebel Dammar : « montagne de la province de Tripoli, formant l'extrémité occidentale de la chaîne qui s'étend au S. de cette ville jusqu'aux environs de Gabès » (Cf. *Table géographique* de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoûn, t. IV, Alger, 1956, p. 502).

(67) Voir n. 2 : « les 'Abbâsides ».

(68) Ibn Maght'îr : sur ce personnage, voir T. Lewicki, *Etudes ibâdites nord-africaines*, I, 92-93.

(69) Récit tout à fait différent dans Ibn Çaghîr, p. 20-23 ; tr. p. 78-81.

(70) Abû'l-H'asan Ayyûb : sur ce personnage, voir T. Lewicki, *Etudes ibâdites nord-africaines*, I, 62.

(71) Abû Ubaïda 'Abd al-H'amîd : sur ce personnage, voir T. Lewicki, *Etudes ibâdites nord-africaines*, I, 93 et 131.

(72) Ijnâûn : sur cette localité voisine de Jado, *ibid.*, I, 94.

(73) Sur le nom de la Divinité en langue berbère, voir G. Marcy, *Le Dieu des Abâd'ites et des Barghwât'a*, in *Hesp.* XXII (1936), 33 et suiv. Izâ est probablement la déformation de 'Isâ (Jésus). Quant au mot *Radîr*, je ne sais d'où il vient.

(74) Abû Zakariyyâ' Yaçlitan at-Tawkînî : sur ce personnage, dont l'ethnique exact est at-Tûkîtî, voir T. Lewicki, *Etudes ibâdites nord-africaines*, I, 35.

(75) Sur *Abû Mirdâs*, voir T. Lewicki, *Etudes ibâdites nord-africaines*, I, 66.

(76) Sur Timtî, localité située dans la région de Jado, mais dont l'emplacement exact n'est pas connu, voir T. Lewic i, *Etudes ibâdites nord-africaines*, I, 115.

(77) Le nom exact est Idraf ; cette localité est située au N.E. et à deux heures de marche de Jado ; cf. T. Lewicki, *Etudes ibâdites nord-africaines*, I, 100.

(78) Sur ces personnages des premiers temps du Khârijisme en Orient, voir *E.I.* 1, II, 957 et suiv. ; sur Abû Bilâl Mirdâs ibn Udaiya, voir *E.I.* 1, III, 584.

(79) Cf. note 65.

(80) Il s'agit des « cercles d'étude » (*h'alqa*) des Ibâd'ites.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE LETTRE DU GÉNÉRAL YUSUF SUR LA COLONISATION ARABE

La lettre qu'on lira plus loin provient des Archives départementales d'Alger, série M, Orléansville, carton 1, « Création de centres-Ouled Kosseïr ». L'en-tête précise que le document émane de la Division d'Alger, Direction divisionnaire des affaires arabes (1), avec pour numéro de référence : 813. Selon la présentation administrative la plus régulière, l'objet en est mentionné dans le haut et à gauche de la première page : il s'agit de la « remise à l'autorité civile de la tribu des Ouled Kosseïr » qui entoure le centre d'Orléansville.

Cette lettre est adressée à « Monsieur le Conseiller d'Etat, Directeur Général des Services civils à Alger » (2), à l'époque Gustave Mercier-Lacombe dont les débuts en Algérie remontaient à 1841 et

(1) On sait que dans chacune des trois provinces les bureaux arabes dépendaient d'une Direction placée sous l'autorité du général commandant la Division. D'après l'arrêté du 1er février 1844, considéré comme l'acte de naissance des bureaux arabes, la Direction divisionnaire d'Alger, qui prenait le titre de Direction centrale des affaires arabes, devait centraliser le travail des Directions d'Oran et de Constantine. Mais, dès 1845, l'ordonnance du 15 avril, avait créé un Directeur central des affaires arabes placé sous les ordres immédiats du Gouverneur Général : c'est l'origine du Bureau politique (Ménerville, *Dictionnaire de la législation algérienne*, pp. 7, 309-317).

(2) D'après l'ordonnance du 15 avril 1845, le Directeur des affaires civiles exerçait sous les ordres du Gouverneur général et en son nom la haute direction des services administratifs civils, proposant en particulier toutes les mesures qui intéressaient la colonisation, l'agriculture, le commerce et les travaux publics civils. Il prit par la suite le titre de Directeur général de l'Administration civile (ou des services civils) et, après la suppression du Ministère de l'Algérie et des colonies, le décret du 10 décembre 1860 précisait qu'il était vice-président du Conseil consultatif placé auprès du Gouverneur général et sous sa présidence (Estoublon et Lefébure, *Code de l'Algérie annoté*, p. 252).